

# L'OSSERVATORE ROMANO

EDITION HEBDOMADAIRE  EN LANGUE FRANÇAISE

*Unicuique suum Non praevalent*

LXVIII<sup>e</sup> année, numéro 7 (3.468)

Cité du Vatican

jeudi 16 février 2017



Appel à l'audience générale consacrée à l'espérance

## Protéger les peuples autochtones et leurs territoires

«En ce moment, où l'humanité pêche gravement en ne protégeant pas la terre», le Pape François a exhorté les peuples autochtones à ne pas permettre les nouvelles technologies «qui détruisent la terre» et «l'équilibre écologique», en finissant par détruire également la sagesse ancestrale de ces populations. Une consigne qui a retenti le 15 février, où, avant l'audience générale, le Pape a

rencontré les participants au troisième forum international des peuples autochtones, convoqué par le Fonds international pour le développement agricole (FIDA), qui fête cette année le quarantième anniversaire de sa fondation. En vue d'une «plus grande responsabilisation économique» des peuples autochtones, le Pape identifie le «problème essentiel» dans le fait de savoir

«comment concilier le droit au développement, y compris social et culturel, avec la protection des caractéristiques propres» aux autochtones et à leurs territoires. Et cela apparaît évident, en particulier quand on lance «des activités économiques qui peuvent interférer avec les cultures» locales.

PAGE 2



«La Civiltà Cattolica»

## Un pont et une frontière

«Restez en pleine mer: le catholique ne doit pas avoir peur de la pleine mer, il ne doit pas chercher le refuge de ports sûrs. Vous en particulier, en tant que jésuites, évitez de vous agripper à des certitudes et des sécurités. Le Seigneur nous appelle à sortir en mission, à aller au large et non à aller à la retraite pour conserver des certitudes»: telle est la consigne que le Pape François a confiée au collège des rédacteurs de La Civiltà Cattolica, reçus en audience le 9 février, à l'occasion du numéro 4000 de la revue des pères jésuites.

PAGES 6 ET 7

A l'Angelus l'invitation à pratiquer la justice basée sur la miséricorde

## Appui total des cardinaux conseillers au Pape

«Suite aux récents événements, le conseil des cardinaux exprime son appui total à l'œuvre du Pape, en lui assurant dans le même temps sa pleine adhésion et son soutien total à sa personne et à son magistère». C'est par cette déclaration qu'a commencé, dans la matinée du lundi 13 février, la dix-huitième réunion du Pape François avec les cardinaux conseillers. Et au début des travaux, qui se sont poursuivis jusqu'au mercredi 15, le cardinal Andrés Rodríguez Maradiaga, coordinateur du groupe, après avoir adressé son salut au Pape, l'a remercié au nom de tous les membres pour ses paroles lors du discours de Noël à la Curie romaine le 22 décembre dernier, en y reconnaissant un encouragement et une orientation pour les travaux du conseil.

L'affection au Pape a également été manifestée par les très nombreux fidèles qui ont participé à la prière

de l'Angelus, au cours de laquelle François a commenté le discours sur la montagne. Ce qui avait été consacré par l'ancienne alliance «était vrai, mais ce n'était pas tout: Jésus est venu pour accomplir et pour promulguer de façon définitive la loi de Dieu, jusqu'au dernier iota».

PAGE 3



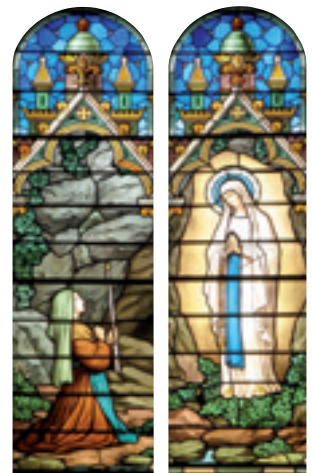
## DANS CE NUMÉRO

Page 3: Les Accords du Latran du 11 février. Page 4: Rencontre organisée par le mouvement des Focolari. Page 5: Audience à la délégation de l'Anti Defamation League. «Femmes église monde» de février. Page 8: Plénière de la Congrégation pour l'éducation catholique. Page 9: Messes à Sainte-Marthe. Page 11: Informations. Page 12: A un an de la rencontre de La Havane, par le cardinal Kurt Koch.

Le cardinal Parolin à Lourdes

## Si l'homme se découvre fragile

«Dieu ne nous demande pas d'être des "super héros". Il ne nous demande pas non plus de renier ce que nous sommes en train de vivre avec difficulté», «en portant peut-être le masque de celui ou de celle qui est "supérieur" à tout ce qui l'humilie ou le limite. Dieu nous demande de lui donner crédit et de lui faire confiance». Le cardinal Pietro Parolin, légat pontifical à Lourdes pour la célébration de la 25<sup>e</sup> journée mondiale du malade, a offert cette image de certitude réconfortante aux fidèles réunis dans la ville mariale.



Le secrétaire d'Etat a célébré la Messe dans la matinée du samedi 11 février, en relançant l'exhortation à «ne pas avoir peur», parce que le Seigneur «se fait proche; il ne nous oublie pas; nous sommes importants pour lui; nous sommes ceux avec qui il veut partager sa propre vie».

En présidant, dans la soirée du même jour, l'adoration eucharistique de clôture, le cardinal affirmait: «Toucher et être touché par le Seigneur signifie renaître avec un corps différent, animé par l'amour et qui n'est plus contraint à être assimilé à son passé, à son péché, à un numéro, à un médicament, à un protocole de soin, à un objet, à un "rejet"».

En conclusion de la visite à Lourdes, le légat pontifical s'est rendu à Bayonne où, dans une maison de repos pour prêtres âgés, il a rencontré le vice-doyen du collège cardinalice, Roger Etchegaray. Le cardinal français est rentré récemment et définitivement en France, après avoir servi l'Eglise à Rome pendant plus de trente ans.

PAGE 10

Audience générale du 15 février

# Se vanter d'être aimés

Chers frères et sœurs, bonjour!

Dès notre enfance, on nous enseigne qu'il n'est pas beau de se vanter. Dans ma terre, on appelle ceux qui se vantent des «paons». Et c'est juste, parce que se vanter de ce que l'on est ou de ce que l'on a, dénote, outre un certain orgueil, également un manque de respect à l'égard des autres, en particulier à l'égard de ceux qui ont moins de chance que nous. Mais dans ce passage de la lettre aux Romains, l'apôtre Paul nous surprend, car il nous invite au moins à deux reprises à nous vanter. De quoi alors est-il juste de se vanter? Parce que si lui exhorte à se vanter, alors c'est qu'il existe quelque chose dont il est juste de se vanter. Et comment peut-on faire cela, sans offenser les autres, sans exclure personne?

Dans le premier cas, nous sommes invités à nous *enorgueillir de l'abondance de la grâce dont nous sommes comblés en Jésus Christ*, au moyen de la foi. Paul veut nous faire comprendre que, si nous apprenons à lire chaque chose à la lumière de l'Esprit Saint, nous nous apercevons que tout est grâce! Tout est don! Si nous faisons attention, en effet, à agir – dans l'histoire comme dans notre vie – ce n'est pas seulement nous, mais c'est avant tout Dieu. C'est Lui le protagoniste absolu, qui crée toute chose comme un don d'amour, qui tisse la trame de son dessein de salut et qui le porte à son accomplissement pour nous, à travers son Fils Jésus. Il nous est demandé de reconnaître tout cela, de l'accueillir avec gratitude et d'en faire un motif de louange, de bénédiction et de grande joie. Si nous faisons cela, nous sommes en paix avec Dieu et nous faisons l'expérience de la liberté. Et cette paix s'étend ensuite à tous les domaines et à toutes les relations de notre vie: nous sommes en paix avec nous-mêmes, nous sommes en paix en famille, dans notre communauté, au travail et avec les personnes que nous rencontrons chaque jour sur notre chemin.

Paul, toutefois, nous exhorte à nous *enorgueillir également dans les épreuves*. Cela n'est pas facile à comprendre. Cela nous apparaît plus difficile et il peut sembler que cela n'a rien à voir avec la condition de paix que l'on vient de décrire. Cela en constitue en revanche le présupposé le plus authentique, le plus vrai. En effet, la paix que nous offre et nous garantit le Seigneur ne doit pas être entendue comme l'absence de préoccupations, de déceptions, de manquements, de motifs de souffrance. S'il en était ainsi, dans le cas où nous réussissions à être en paix, ce moment finirait bientôt et nous tomberions inévitablement dans le désespoir. La paix qui jaillit de la foi est au contraire un don: c'est la grâce de faire l'expérience que Dieu nous aime et est toujours proche de nous, ne

nous laisse pas seuls ne serait-ce qu'un instant de notre vie. Et cela, comme l'affirme l'apôtre, engendre la patience, parce que nous savons que, même dans les moments les plus difficiles et bouleversants, la miséricorde et la bonté du Seigneur sont plus grandes que toute chose et rien ne nous arrachera de ses mains et de la communion avec Lui.

Voilà donc pourquoi l'espérance chrétienne est solide, voilà pourquoi *elle ne déçoit pas*. Elle ne déçoit jamais. L'espérance ne déçoit pas! Elle n'est pas fondée sur ce que nous pouvons faire ou être, ni sur ce en quoi nous pouvons croire. Son fondement, c'est-à-dire le fondement de l'espérance chrétienne, est ce qu'il peut y avoir de plus fidèle et de plus sûr, c'est-à-dire l'amour que Dieu lui-même nourrit pour chacun de nous. Il est facile de dire: Dieu nous aime. Nous le disons tous. Mais pensez un peu: chacun de nous est-il capable de dire: je suis sûr que Dieu m'aime? Il n'est pas si facile de le dire. Mais cela est vrai. C'est un bon exercice, que de se dire à soi-même: Dieu m'aime. C'est la racine de notre sécurité, la racine de l'espérance. Et le Seigneur a déversé avec abondance dans nos cœurs l'Esprit – qui est l'amour de Dieu – comme artisan, comme garant, précisément afin de pouvoir alimenter en nous la foi et maintenir vivante cette espérance. Et cette sécurité: Dieu m'aime. «Mais en ce moment difficile?» – Dieu m'aime. «Et moi, qui ai fait cette chose laide et mauvaise?» – Dieu m'aime. Personne ne peut nous ôter cette sécurité. Et nous devons le répéter comme une prière: Dieu m'aime. Je suis sûr que Dieu m'aime. Je suis sûr que Dieu m'aime.

A présent, nous comprenons pourquoi l'apôtre Paul nous exhorte à nous vanter toujours de tout cela. Je me vante de l'amour de Dieu parce qu'il m'aime. L'espérance qui nous a été donnée ne nous sépare pas des autres, et ne nous conduit pas non plus à les discréditer ou à les marginaliser. Il s'agit en revanche d'un don extraordinaire, dont nous sommes appelés à devenir les «canaux», avec humilité et simplicité, pour tous. Et alors, notre gloire la plus grande sera d'avoir comme Père un Dieu qui ne fait pas de préférences, qui n'exclut personne, mais qui ouvre sa maison à tous les êtres humains, à partir des derniers et de ceux qui sont loin, afin que, en tant que ses fils, nous apprenions à nous reconforter et à nous soutenir les uns les autres. Et n'oubliez pas: l'espérance ne déçoit pas.

*Parmi les pèlerins qui assistaient à l'audience générale du 15 février, se trouvaient les groupes francophones suivants:*

*De France:* Paroisse Sainte-Thérèse, d'Auteuil; paroisse de Mureaux; paroisse de Maisons-Laffit-

te et Mesnil-le-Roi; paroisse Sainte-Jeanne d'Arc, de Versailles; servants d'autel de la paroisse de Montaigu; servants d'autel de la paroisse de Saint-Quentin-en-Yvelines; groupe de jeunes du diocèse de Bourges; lycée Frédéric Ozanam, de Châlons-en-Champagne; lycée Saint-Joseph du Loquidy, de Nantes; collège Saint-Michel, de Bourgoin-Mallieu; collège Saint-Gabriel; institution Saint-Joseph, de Draguignan; institution Sainte-Marie, d'Antony.

*De Suisse:* Paroisse Saint-Paul, de Genève.

Je suis heureux de saluer les pèlerins de langue française, en particulier les jeunes et les paroisses venant de France et de Suisse. Que l'Esprit Saint ouvre nos cœurs à l'amour dont Dieu nous



a comblés pour que nous devenions en Jésus Christ les témoins de l'espérance auprès de tous, en particulier des petits et des pauvres. Que Dieu vous bénisse!

Forum organisé par le FIDA

## Protéger les peuples autochtones et leurs territoires

*Quand une activité économique interfère «avec les cultures autochtones et leur relation ancestrale avec la terre», l'exigence d'un «consensus préalable et informé» de la part des populations locales, devrait toujours prévaloir. C'est ce qu'a dit le Pape en rencontrant, avant l'audience générale, les participants au troisième forum des peuples autochtones organisé par le FIDA.*

Chers amis,

Je suis heureux de vous rencontrer à la clôture des travaux du 3<sup>e</sup> forum des peuples autochtones organisé par le Fonds international pour le développement agricole, qui célèbre cette année le quarantième anniversaire de sa fondation.

Vous vous êtes arrêtés pour examiner comment on peut favoriser une plus grande responsabilité des peuples autochtones dans l'économie. Je crois que le problème essentiel, est la manière de concilier le droit au développement, y compris le droit de nature sociale et culturelle, avec la protection des caractéristiques propres aux autochtones et à leurs territoires.

Cela devient plus évident surtout lorsqu'il s'agit de structurer certaines activités économiques qui peuvent interférer avec les cultures autochtones et leur relation ancestrale avec la terre. En ce sens, le droit au consensus préalable et informé, comme le prévoit l'article 32 de la *Déclaration sur les droits des peuples autochtones*, doit toujours prévaloir. Ce n'est qu'ainsi qu'il est possible de garantir une collaboration pacifique entre les autorités gouvernementales et les peuples autochtones, à même de surmonter les oppositions et les conflits.

Un deuxième aspect concerne l'élaboration de directives et de projets qui prennent en considération l'identité autochtone, qui accorde une attention spéciale aux jeunes et aux femmes. Inclusion et pas seulement considération! Cela implique que les gouvernements re-

connaissent que les communautés autochtones font partie de la population devant être valorisée et consultée et que sa pleine participation doit être favorisée, au niveau local et national. On ne peut permettre une marginalisation ou une qualification de classes: première classe, deuxième classe... Intégration avec une pleine participation.

Le FIDA peut contribuer efficacement à cette feuille de route nécessaire par ses financements et sa compétence, en reconnaissant qu'«un développement technologique et économique qui ne laisse pas un monde meilleur et une qualité de vie intégralement supérieure ne peut pas être considéré comme un progrès» (Enc. *Laudato si'*, n. 194).

Et vous, dans vos traditions, dans votre culture – car ce que vous apportez dans l'histoire est culture –, vous vivez le progrès en portant un soin particulier à la mère terre. En ce moment, où l'humanité pêche gravement en ne protégeant pas la terre, je vous exhorte à continuer de témoigner de cela et de ne pas permettre que de nouvelles technologies – qui sont licites et bonnes – mais de ne pas permettre celles qui détruisent la terre, qui détruisent l'écologie, l'équilibre écologique et qui finissent par détruire la sagesse des peuples.

Je vous remercie de tout cœur pour votre présence et je demande au Tout-Puissant de bénir vos communautés et d'éclairer l'action de tous ceux qui ont la responsabilité de diriger le FIDA. Merci!



Angelus du 12 février

## Une justice animée par la miséricorde

Chers frères et sœurs, bonjour!

La liturgie du jour nous présente un autre extrait du discours de la montagne, que nous trouvons dans l'Évangile de Matthieu (cf. 5, 17-37). Dans ce passage, Jésus veut aider ses auditeurs à accomplir une relecture de la loi mosaïque. Ce qui a été dit dans l'ancienne alliance était vrai, mais ce n'était pas tout: Jésus est venu pour accomplir et pour promulguer de façon définitive la loi de Dieu, jusqu'au dernier iota (cf. v. 18). Il en manifeste les finalités originaires et en accomplit les aspects authentiques, et il fait tout cela à travers sa prédication et plus encore par l'offre de lui-même sur la croix. Ainsi, Jésus enseigne comment faire pleinement la volonté de Dieu et il utilise cette parole: avec une «justice supérieure» par rapport à celle des scribes et des pharisiens (cf. v. 20). Une justice animée par l'amour, par la charité, par la miséricorde, et donc capable de réaliser la substance des commandements, en évitant le risque du formalisme. Le formalisme: ceci je peux, cela je ne peux pas; jusqu'ici je peux, jusque là je ne peux pas... Non: plus, plus.

En particulier, dans l'Évangile d'aujourd'hui Jésus examine trois as-

pects, trois commandements: l'homicide, l'adultère et jurer.

En ce qui concerne le commandement «tu ne tueras point», Il affirme qu'il est violé non seulement par l'homicide effectif, mais aussi par les comportements qui offensent la dignité de la personne humaine, y compris les paroles injurieuses (cf. v. 22). Certes, ces paroles injurieuses n'ont pas la même gravité et la même culpabilité que le meurtre, mais elles se placent dans la même ligne, parce qu'elles en sont les prémisses et révèlent la même malveillance. Jésus nous invite à ne pas établir un classement des offenses, mais à les considérer toutes nocives, car mues par l'intention de faire du mal au prochain. Et Jésus donne un exemple. Insulter: nous avons l'habitude d'insulter, c'est comme de dire «bonjour». Et cela est dans la même ligne que le meurtre. Celui qui insulte son frère, tue son frère dans son cœur. S'il vous plaît, n'insultez pas! Nous ne gagnons rien...

Un autre accomplissement est apporté à la loi matrimoniale. L'adultère était considéré comme une violation du droit de propriété de l'homme sur la femme. Jésus, en revanche, va à la racine du mal. De même que



Carl Heinrich Bloch, «Le discours de la montagne»

l'on arrive à l'homicide à travers les injures, les offenses et les insultes, ainsi, on arrive à l'adultère à travers les intentions de possession vis-à-vis d'une femme qui n'est pas sa propre femme. L'adultère, comme le vol, la corruption et tous les autres péchés, sont d'abord conçus au plus profond de nous et, une fois que l'on a fait dans son cœur le mauvais choix, ils

se réalisent dans le comportement concret. Et Jésus dit: celui qui regarde une femme qui n'est pas la sienne avec un esprit de possession est un adultère dans son cœur, il a commencé le chemin vers l'adultère. Pensons un peu à cela: aux mauvaises pensées qui viennent dans ce domaine.

Jésus dit ensuite à ses disciples de ne pas jurer, car jurer est le signe de l'insécurité et de la duplicité avec lesquelles se déroulent les relations humaines. On instrumentalise l'autorité de Dieu pour donner une garantie à nos affaires humaines. Nous sommes plutôt appelés à instaurer entre nous, dans nos familles et dans nos communautés un climat de transparence et de confiance réciproque, afin de pouvoir être considérés comme sincères sans avoir recours à des interventions supérieures pour être crus. La méfiance et la suspicion réciproque menacent toujours la sérénité!

Que la Vierge Marie, femme de l'écoute docile et de l'obéissance joyeuse, nous aide à être toujours plus fidèles à l'Évangile, pour être des chrétiens non pas «de façade», mais de substance! Et cela est possible avec la grâce de l'Esprit Saint, qui nous permet de tout faire avec amour et ainsi d'accomplir pleinement la volonté de Dieu.

A l'issue de l'Angelus, le Saint-Père a prononcé les paroles suivantes:

Chers frères et sœurs, je vous salue tous, pèlerins ici présents, familles, groupes paroissiaux, associations.

Je souhaite à tous un bon dimanche. Et n'oubliez pas: n'insultez pas; ne regardez pas avec un mauvais regard, un regard de possession, la femme du prochain; ne jurez pas. Trois choses que Jésus dit. C'est si facile! S'il vous plaît, n'oubliez pas de prier pour moi. Bon déjeuner et au revoir!

## 11 février

La célébration de la signature des Accords du Latran, le 11 février 1929, coïncide cette année avec deux anniversaires qui ont un lien significatif avec l'événement qui marqua la fin de la *Question romaine*, l'avènement de la Conciliation attendue entre l'Église et l'État en Italie, le début d'une distinction dans la collaboration entre eux.

Il faut tout d'abord rappeler la promulgation du code de droit canonique, le premier dans l'histoire de l'Église, à l'instigation de Benoît XV en 1917. Un code qui naît de l'inquiétude toute pastorale de saint Pie X, afin d'aider l'Église à entrer dans la mer de la modernité et soutenir ses pasteurs dans une navigation nouvelle et difficile.

Vue sous le profil des processus historiques, la codification canonique se produit au moment où l'affirmation des États laïcs et séparatistes a placé le droit de l'Église catholique en dehors des ordonnancements juridiques séculiers. Ce fait, s'il crée de nouveaux problèmes pour la vie d'une communauté ecclésiale qui est de toute façon appelée à vivre au sein des peuples de cette terre, marque dans le même temps un grand avantage: l'émancipation des antiques prétentions de

juridiction des États. L'Église peut se réorganiser juridiquement – pour autant que les possibilités humaines le permettent – en pleine conformité avec sa nature la plus profonde, en affinant son droit et ses institutions en relation avec sa finalité ultime et suprême de toujours: la *salus animarum*.

En substance, le code pie-bénédictin, bien que s'adressant à la vie ecclésiale en son sein, finissait par devenir un formidable instrument de distinction par rapport aux prétentions politiques, de revendication des *iura nativa Ecclesiae*, d'ensemble de normes sur le paradigme duquel rétablir les relations avec les États: non selon les anciens modèles de subordination prescrits par les prétentions juridictionnalistes, mais sur les bases nouvelles d'un rapport juridique paritaire, fondé sur l'indépendance et l'autonomie réciproques. Un rapport visant à éviter la conflictualité, dont les conséquences sont en définitive payées par le citoyen-fidèle, et orienté vers la poursuite d'une saine collaboration, tout en distinguant les domaines de manière sûre.

C'est de cette manière que l'Église s'équipa pour traverser le XX<sup>e</sup> siècle: un siècle qui se serait révélé particulièrement agité et tourmenté.

Elle ne se trouva pas démunie face à l'affirmation de formes plus mûres de laïcité des institutions publiques et à l'évolution des sociétés civiles dans un sens pluraliste; mais elle ne se trouva pas non plus démunie, bien au contraire, pour affronter la vague des idéologies, les lames de fond des grandes dictatures, les tentations récurrentes des États pour une politique en matière ecclésiastique, visant à dépoussiérer les antiques aspirations à plier la religion à la raison politique.

En somme: il semble que l'on peut dire que la codification se révéla providentiellement utile à l'Église, appelée à se confronter au déclin de la démocratie et à la résistance face à l'avènement des dictatures. Il est alors évident que les Accords du Latran constituèrent, dans l'affaire toute italienne qui s'était ouverte avec la brèche de Porta Pia le 20 septembre 1870, un fruit de la codification; on put penser et réaliser ces Accords, également parce que derrière eux se trouvait une réalité juridiquement équipée et bien organisée.

L'autre anniversaire est lié à la naissance de la République italienne, après la fin de la dictature et de la guerre, à un moment de grands

SUITE À LA PAGE 8

Rencontre organisée par le mouvement des Focolari

# Une autre économie est possible

*En dénonçant l'idolâtrie d'un système financier qui détruit des millions de familles, le Pape François invoque des changements significatifs dans les règles d'un capitalisme qui continue à mettre des personnes au rebut. C'est ce qu'a dénoncé et souhaité le Pape dans le discours adressé aux participants à la rencontre sur l'économie de communion, organisée par le mouvement des Focolari, reçus dans la matinée du samedi 4 février, dans la salle Paul VI.*

Chers frères et sœurs,

Je suis heureux de vous accueillir comme représentants d'un projet auquel je suis depuis longtemps sincèrement intéressé. J'adresse mon salut cordial à chacun de vous, et je remercie en particulier le coordinateur, le professeur Luigino Bruni, pour ses aimables paroles. Et je remercie également pour les témoignages.

*Économie et communion.* Deux mots que la culture actuelle garde bien séparés et qu'elle considère souvent opposés. Deux mots que vous avez en revanche réunis, en accueillant l'invitation que Chiara Lubich vous adressa au Brésil, il y a vingt-cinq ans, quand, face au scandale des inégalités dans la ville de São Paulo, elle demanda aux entrepreneurs de devenir des agents de communion. En vous invitant à être créatifs, compétents, mais pas seulement cela. Vous considérez l'entrepreneur comme un *agent de communion*. En introduisant dans l'économie le bon germe de la communion, vous avez commencé un profond changement dans votre manière de voir et de vivre l'entreprise. L'entreprise peut non seulement détruire la communion entre les personnes, mais elle peut l'édifier, elle peut la promouvoir. A travers votre vie, vous montrez que l'économie et la communion deviennent plus belles quand elles sont l'une à côté de l'autre. L'économie devient plus belle, assurément, mais la communion devient elle aussi plus belle, car la communion spirituelle des cœurs est encore plus complète quand elle devient une communion de biens, de talents, de profits.

En pensant à votre engagement, je voudrais vous dire aujourd'hui trois choses.

La première concerne l'argent. Il est très important qu'au centre de l'économie de communion il y ait la communion de vos gains. L'économie de communion est également la communion des gains, expression de la communion de la vie. De nombreuses fois j'ai parlé de l'argent comme d'une idole. La Bible nous le dit de différentes façons. Ce n'est pas un hasard si la première action publique de Jésus, dans l'Évangile de Jean, est de chasser les marchands du temple (cf. 2, 13-21). On ne peut pas comprendre le nouveau Royaume apporté par Jésus si on ne se libère pas des idoles, dont l'une des plus puissantes est l'argent. Comment pouvoir alors être des marchands que Jésus ne chasse pas? L'argent est important, surtout quand il n'y en a pas et c'est de lui que dépend la nourriture, l'école, l'avenir des enfants. Mais il devient une idole quand il devient l'objectif. L'avarice, qui n'est pas un vice capital par hasard, est un péché d'idolâtrie parce que l'accumulation d'argent pour lui-même devient l'objec-

tif de l'action. C'est Jésus, précisément Lui, qui a attribué la catégorie de «seigneur» à l'argent: «Personne ne peut servir deux seigneurs, deux maîtres». Il y en a deux: Dieu ou l'argent, l'anti-Dieu, l'idole. C'est ce qu'a dit Jésus. Au même niveau d'option. Pensez à cela.

Quand le capitalisme fait de la recherche du profit son unique but, il risque de devenir une structure idolâtre, une forme de culte. La «déesse fortune» est toujours davantage la nouvelle divinité d'une certaine finance et de tout le système du hasard qui est en train de détruire des millions de familles du monde, et que vous combattez à juste titre. Ce culte idolâtre est un succédané de la vie éternelle. Les produits (les automobiles, les téléphones...) vieillissent et s'usent, mais si j'ai de l'argent ou du crédit, je peux immédiatement en acheter d'autres, en ayant l'illusion de vaincre la mort.

On comprend alors la valeur éthique et spirituelle de votre choix de *mettre les profits en commun*. La meilleure façon la plus concrète pour ne pas faire de l'argent une idole est de le partager, de le partager avec les autres, en particulier avec les plus pauvres, ou pour faire étudier et travailler les jeunes, en vainquant la tentation idolâtre par la communion. Quand vous partagez et vous distribuez vos profits, vous accomplissez un acte élevé de spiritualité, en disant à travers les faits à l'argent: tu n'es pas Dieu, tu n'es pas le Seigneur, tu n'es pas le maître! Et il ne faut pas non plus oublier cette haute philosophie et cette haute théologie qui faisait dire à nos grands-mères: «Le diable entre par les poches». N'oubliez pas cela!

La deuxième chose que je veux vous dire concerne la *pauvreté*, un thème central de votre mouvement.

Aujourd'hui, on met en œuvre de nombreuses initiatives, publiques et privées, pour combattre la pauvreté. Et tout cela, d'une part, est une croissance en humanité. Dans la Bible, les pauvres, les orphelins, les veuves, les «rebutés» de la société de cette époque, étaient aidés par la dîme et le glanage du blé. Mais la plus grande partie du peuple restait pauvre, ces aides n'étaient pas suffisantes pour nourrir et prendre soin de tout le monde. Les «rebutés» de la société restaient en grand nombre. Aujourd'hui, nous avons inventé d'autres manières pour soigner, nourrir, instruire les pauvres, et certaines des semences de la Bible ont fleuri en institutions plus efficaces que celles de l'antiquité. La raison des impôts se trouve dans cette solidarité, qui est niée par l'évasion et la fraude fiscale qui, avant même d'être des actes illégaux, sont des actes qui nient la loi de base de la vie: le secours mutuel.

Mais – et on ne le dira jamais assez – le capitalisme continue à pro-



duire les *rebutés* dont il voudrait ensuite prendre soin. Le principal problème éthique de ce capitalisme est la création de rebutés pour ensuite chercher à les cacher ou à en prendre soin pour ne plus les faire voir. Une grave forme de pauvreté d'une civilisation est de ne plus réussir à voir ses pauvres, qui sont tout d'abord rejetés et ensuite cachés.

Les avions polluent l'atmosphère, mais avec une petite partie de l'argent du billet des arbres seront plantés, pour compenser une partie des dommages provoqués. Les sociétés de jeu de hasard financent des campagnes pour soigner les joueurs pathologiques que celles-ci créent. Et le jour où les entreprises fabriquant des armes financeront des hôpitaux pour soigner des enfants mutilés par les bombes, le système aura atteint son sommet. C'est de l'hypocrisie!

L'économie de communion, si elle veut être fidèle à son charisme, ne doit pas seulement soigner les victimes, mais construire un système où les victimes sont toujours moins nombreuses, où si possible celles-ci n'existent plus. Tant que l'économie produira encore une victime et qu'il y aura une seule personne mise au rebut, la communion ne sera pas encore réalisée, la fête de la fraternité universelle ne sera pas complète.

Il faut alors viser à changer les règles du jeu du système économique et social. Imiter le bon samaritain de l'Évangile n'est pas suffisant. Bien évidemment, quand un entrepreneur ou une toute autre personne rencontre une victime, il est appelé à en prendre soin, et même, comme le bon samaritain, à associer également le marché (l'aubergiste) à son action de fraternité. Je sais que vous cherchez à le faire depuis 25 ans. Mais il faut surtout agir avant que l'homme ne tombe sur les brigands, en combattant les structures de péché qui produisent les brigands et les victimes. Un entrepreneur qui est seulement un bon samaritain fait la moitié de son devoir: il soigne les victimes d'aujourd'hui, mais il ne diminue pas celles de demain. Pour la communion, il faut imiter le Père miséricordieux de la parabole du fils prodigue et attendre à la maison les enfants, les travailleurs et les collaborateurs qui ont commis des fautes, et les embrasser et faire la fête avec eux et pour eux – et ne pas se laisser bloquer par la méritocratie invo-

quée par le fils aîné et par de nombreuses personnes, qui au nom du mérite nient la miséricorde. Un entrepreneur de communion est appelé à tout faire pour que ceux qui commettent des fautes et qui quittent sa maison puissent espérer dans un travail et dans un revenu décent, et ne se retrouvent pas en train de manger avec les cochons. Aucun enfant, aucun homme, même le plus rebelle, ne mérite de manger des glands.

Enfin, la troisième chose concerne l'avenir. Ces 25 années de votre histoire disent que la *communion et l'entreprise* peuvent vivre et grandir ensemble. Une expérience qui est pour le moment limitée à un petit nombre d'entreprises, très petit si on le compare au grand capital du monde. Mais les changements dans l'ordre de l'esprit et donc de la vie ne sont pas liés aux grands nombres. Le petit troupeau, la lampe, une monnaie, un agneau, une perle, le sel, le levain: ce sont les images du Royaume que nous rencontrons dans les Évangiles. Et les prophètes nous ont annoncé la nouvelle époque du salut en nous indiquant le signe d'un enfant, l'Emmanuel, et en nous parlant d'un «reste» fidèle, un petit troupeau.

Il n'est pas nécessaire d'être nombreux pour changer notre vie: il suffit que le sel et le levain ne se dénaturent pas. Le grand travail à accomplir est de chercher à ne pas perdre le «principe actif» qui les anime: le sel ne fait pas son métier en grandissant en *quantité*, au contraire, trop de sel rend les pâtes salées, mais en sauvant son «âme», c'est-à-dire sa *qualité*. Toutes les fois que les personnes, les peuples et même l'Église ont pensé sauver le monde en grandissant en *nombre*, ils ont produit des structures de pouvoir, en oubliant les pauvres. Sauvons notre économie, en restant simplement sel et levain: c'est un travail difficile, parce que tout se périme avec le temps qui passe. Comment faire pour ne pas perdre le principe actif, l'«enzyme» de la communion?

Quand il n'y avait pas de réfrigérateurs pour conserver le *levain mère* du pain, on donnait à la voisine un peu de sa propre pâte qui avait levé, et quand on devait faire à nouveau du pain, on recevait une boule de pâte levée de cette femme, ou d'une



## Rencontre avec les Focolari

SUIVE DE LA PAGE 4

autre qui l'avait reçu à son tour. C'est la réciprocité. La communion n'est pas seulement *division*, mais également *multiplication* des biens, création d'un nouveau pain, de nouveaux biens, d'un nouveau Bien avec une majuscule. Le principe vivant de l'Évangile ne reste actif que si nous le donnons, parce qu'il est amour, et l'amour est actif quand nous aimons, pas quand nous écrivons des romans ou quand nous regardons des feuilletons télévisés. Si en revanche nous gardons tout jalousement et seulement pour nous, il moisit et il meurt. Et l'Évangile peut moisir. L'économie de communion aura un avenir si vous la donnez à tous et si elle ne reste pas uniquement dans votre «maison». Donnez-la à tous, et tout d'abord aux pauvres et aux jeunes, qui sont ceux qui en ont le plus besoin et savent faire fructifier le don reçu! Pour avoir la vie en abondance, il faut apprendre à donner: pas seulement les profits des entreprises, mais vous-mêmes. Le premier don de l'entrepreneur est sa propre personne: votre argent, bien qu'important, est trop peu. L'argent ne sauve pas s'il n'est pas accompagné par le don de la personne. L'économie d'aujourd'hui, les pauvres, les jeunes ont tout d'abord besoin de votre âme, de votre fraternité respectueuse et humble, de votre envie de vivre et seulement après de votre argent.

Le capitalisme connaît la philanthropie, pas la communion. Il est simple de donner une partie des profits, sans embrasser et toucher les personnes qui reçoivent ces «miettes». En revanche, seulement cinq pains et deux poissons peuvent nourrir les foules s'ils sont le partage de toute notre vie. Dans la logique de l'Évangile, si l'on ne donne pas tout, l'on ne donne jamais assez.

Vous avez déjà fait ces choses. Mais vous pouvez partager davantage les profits pour combattre l'idolâtrie, changer les structures pour prévenir la création des victimes et des personnes mises au rebut; donner davantage votre levain pour faire lever le pain d'un grand nombre de personnes. Que le «non» à une économie qui tue devienne un «oui» à une économie qui fait vivre, parce qu'elle partage, inclut les pauvres, utilise les profits pour créer la communion.

Je vous souhaite de continuer sur votre route, avec courage, humilité et joie. «Dieu aime qui donne avec joie» (2 Co 9, 7). Dieu aime vos profits et vos talents donnés avec joie. Vous le faites déjà; vous pouvez le faire encore davantage.

Je vous souhaite de continuer à être semence, sel et levain d'une autre économie: l'économie du Royaume, où les riches savent partager leurs richesses, et les pauvres sont appelés bienheureux. Merci.

Audience à la délégation de l'Anti Defamation League

# Ensemble contre la haine

«Face à l'excès de violence qui déferle dans le monde, nous sommes appelés à un surplus de non-violence», en misant en revanche sur l'information et la formation dans la lutte contre l'anti-sémitisme: tel est l'appel lancé par le Pape François au cours de l'audience à une délégation de l'Anti Defamation League, qui s'est déroulée dans la matinée du jeudi 9 février, dans la salle des Papes.

Chers amis,

Je vous souhaite une chaleureuse bienvenue et je vous remercie pour les aimables paroles que vous m'avez adressées. Mes prédécesseurs saint Jean-Paul II et Benoît XVI ont déjà reçu des délégations de votre organisation, qui entretient des relations avec le Saint-Siège depuis l'époque du Concile Vatican II. Je suis reconnaissant du fait que ces rapports se sont toujours plus intensifiés: comme vous l'avez souligné à juste titre, notre rencontre est un témoignage supplémentaire, outre de notre engagement commun, également de la force bénéfique de la réconciliation, qui guérit et transforme les relations. Pour cela, nous rendons grâce à Dieu, qui se réjouit certainement de voir l'amitié sincère et les sentiments fraternels qui animent aujourd'hui juifs et catholiques; ainsi, nous pouvons nous aussi répéter avec le psalmiste: «Voyez! Qu'il est bon, qu'il est doux d'habiter en frères tous ensemble! [...] Là, Yahvé a voulu la bénédiction, la vie à jamais» (Ps 133, 13).

Si la culture de la rencontre et de la réconciliation engendre la vie et produit l'espérance, la non-culture de la haine sème la mort et récolte le désespoir. L'an dernier, je me suis rendu au camp d'extermination d'Auschwitz-Birkenau. Il n'y a pas de paroles et de pensées adéquates face à de telles horreurs de cruauté et de péché; il y a la prière, afin que Dieu ait pitié et afin que de telles tragédies ne se répètent plus. C'est pourquoi nous continuons à nous aider les uns les autres, comme le souhaitait le Saint-Père Jean-Paul II, pour «permettre à la mémoire de jouer le rôle qui lui revient dans l'édification d'un avenir où jamais

plus l'indicible injustice de la Shoah ne sera possible» (*Lettre d'introduction* au document *Nous nous souvenons: une réflexion sur la Shoah*, 12 mars 1998): un avenir d'authentique respect pour la vie et pour la dignité de tout peuple et de tout être humain.

Malheureusement, l'attitude antisémite, que je déplore à nouveau, sous chacune de ses formes, comme contraire en tout aux principes chrétiens et à toute vision digne de l'homme, est aujourd'hui encore répandue. Je répète que «l'Église catholique se sent tenue de faire avec ses amis juifs tout ce qui est en son pouvoir pour contrecarrer les tendances antisémites» (*Commission pour les relations religieuses avec le judaïsme, Les dons et l'appel de Dieu sont irrévocables*, n. 47).

Aujourd'hui plus que par le passé, la lutte contre l'antisémitisme peut bénéficier d'instruments efficaces, comme l'information et la formation. A cet égard, je vous remercie pour votre œuvre et parce que vous alliez à la lutte contre la diffamation l'engagement à éduquer, à promouvoir le respect de tous et à protéger les plus faibles. Préserver le trésor sacré de toute vie humaine, de sa conception jusqu'à son terme, en protégeant sa dignité, est la meilleure voie pour prévenir toute forme de violence. Face à l'excès de violence qui déferle dans le monde, nous sommes appelés à un *surplus* de non-violence, qui ne signifie pas passivité, mais promotion active du bien. En effet, s'il est nécessaire d'extirper l'herbe du mal, il est encore plus urgent de semer le bien: cultiver la justice, accroître la concorde, soutenir l'intégration, sans jamais se lasser; ce n'est qu'ainsi que l'on pourra re-



cueillir des fruits de paix. Je vous encourage à cela, dans la conviction que mettre à disposition les moyens pour une vie digne, promouvoir la culture et favoriser partout la liberté de culte, notamment en protégeant les croyants et les religions de toute manifestation de violence et d'instrumentalisation, sont les meilleurs antidotes contre l'émergence de la haine.

Je vous suis reconnaissant également pour le dialogue que, à divers niveaux, vous alimentez avec l'Église catholique. Sur l'engagement commun et sur notre chemin d'amitié et de confiance fraternelle, j'invoque la bénédiction du Tout-puissant: que, dans sa bonté, il nous accompagne et nous aide à porter des fruits de bien. *Shalom alechem!*

«Femmes église monde» de février

## Raccommodage

Ce numéro de «femmes église monde» s'intitule «raccommodage». Ce terme, ainsi que le terme analogue de «tisser», même s'il n'est pas identique, est bien évidemment utilisé au sens métaphorique. Il s'agit de femmes qui recousent le tissu de la société,

qui reprisent les déchirures sociales provoquées par les êtres humains. Ce sont parfois des déchirures qui mettent en jeu la vie ou la mort des personnes, ce sont parfois des accrocs dans une société dominée par la mafia et par l'inégalité, d'autres fois encore des accrocs dus à la guerre. Ces femmes dont nous parlons utilisent l'antique talent féminin de tisser et de repriser, pour guérir autant qu'elles le peuvent le tissu de la société dans laquelle elles vivent.

Il n'y a pas d'écoles pour les enfants syriens au Liban, où Diāla Brisly a vécu après s'être enfuie de Syrie et où elle utilise son talent avec les couleurs et la peinture pour les aider, pour les faire sortir de l'abîme dans lequel ils se trouvent. Et on se demande ce que deviendra une société dans laquelle personne n'apprend plus



leurs émotions. Et en France, il existe des coiffeurs et des instituts de beauté destinés aux femmes pauvres, dans lesquels pour deux ou trois euros, on peut avoir accès à des traitements qui coûtent normalement cent fois plus. Les femmes y apprennent à prendre soin de leur personne, à être en mesure d'affronter un entretien de travail, à se regarder à nouveau dans un miroir. Celle qui y œuvre a tout d'abord travaillé avec des personnes aisées et a ensuite choisi de mettre ses capacités à la disposition de ceux qui n'ont rien. Et à Palerme, une sœur a créé dans les zones les plus défavorisées de la ville des lieux de rencontre et de partage, loin des tentacules de la mafia, et sans le soutien des institutions. Des lieux où peuvent se développer chez tous la responsabilité et la participation. (*anna foa*)

Discours au collège des rédacteurs de «La Civiltà Cattolica»

# Un pont et une frontière

Restez en pleine mer: telle est la consigne que le Pape François a confiée au collège des rédacteurs de La Civiltà Cattolica, reçus en audience dans la matinée du jeudi 9 février, à l'occasion de la parution du numéro 4000 de la revue des pères jésuites.

Chers rédacteurs du collège de La Civiltà Cattolica, chers collaborateurs laïcs,

Je suis content de vous rencontrer avec les autres jésuites de la communauté, les sœurs et tous ceux qui collaborent avec vous dans la vie de la revue et dans l'administration de la maison où vous habitez. Je salue également les éditeurs qui, à partir de maintenant, publieront votre revue en espagnol, anglais, français et coréen. Je sens également ici présente toute la grande famille de vos lecteurs. Je vous retrouve volontiers tous ensemble à l'occasion de

la publication du numéro 4000 de cette revue. C'est un objectif véritablement unique: celle-ci a effectué un voyage dans le temps de 167 ans et poursuit courageusement sa navigation en pleine mer.

Voilà: restez en pleine mer! Le catholique ne doit pas avoir peur de la pleine mer, il ne doit pas chercher le refuge de ports sûrs. Vous en particulier, en tant que jésuites, évitez de vous agripper à des certitudes et des sécurités. Le Seigneur nous appelle à sortir en mission, à aller au large et non à aller à la retraite pour conserver des certitudes. En prenant le large, on se heurte à des tempêtes et il peut y avoir des vents contraires. Et pourtant le saint voyage se fait toujours en compagnie de Jésus qui dit aux siens: «Ayez confiance, c'est moi, soyez sans crainte!» (Mt 14, 27).

Votre navigation n'est pas solitaire. Mes prédécesseurs, du bienheureux Pie IX à Benoît XVI, en vous rencontrant en audience, ont reconnu bien des fois que votre navigation se fait dans la barque de Pierre. Ce lien au Pape représente depuis toujours un trait essentiel de votre revue. Vous êtes dans la barque de Pierre. Parfois dans l'histoire, aujourd'hui comme hier, celle-ci peut être ballottée par les vagues et il ne faut pas s'en étonner. Mais les marins eux-mêmes, appelés à ramer dans la barque de Pierre, peuvent aussi ramer en sens contraire. Cela a toujours existé. Vous, de La Civiltà Cattolica, devez être «des rameurs experts et valeureux» (Pie VII, Bulle *Sallustiana omnium Ecclesiarum*): ramez donc! Ramez, soyez forts, y compris avec le vent contraire! Nous ramons au service de l'Eglise. Ramons ensemble!» (*Homélie des vêpres pour le Tè Deum*, 27 septembre 2014). C'est là le lien entre vous et moi. Et j'exprime mon «vil désir que ce lien non seulement se maintienne, mais qu'il se renforce» (Jean-Paul II, *Discours aux écrivains de «La Civiltà Cattolica»*, 19 janvier 1990). Avançons toujours dans notre navigation, poussés par le souffle du Saint-Esprit qui nous guide.

4000 cahiers ne sont pas un recueil de papier! Il y a une vie à l'intérieur, faite de beaucoup de réflexion, de beaucoup de passion, de luttes souterraines et de contradictions rencontrées. Mais surtout de beaucoup de travail. J'ai su que vos anciens prédécesseurs aimaient s'appeler simplement «travailleurs». Non pas «intellectuels», mais «travailleurs». J'aime beaucoup cette définition qui est humble, modeste et très concrète. Saint Ignace veut que nous soyons des travailleurs dans la vigne mystique. Je travaille d'une façon, vous travaillez d'une autre. Mais nous sommes ensemble, à côté. Dans mon travail je vous vois, je vous suis, je vous accompagne avec affection. Votre revue est souvent sur mon bureau. Et je sais que, dans votre travail, vous ne me perdez jamais de vue. Vous avez fidèlement accompagné tous les passages fondamentaux de mon pontificat, à partir du long entretien que j'ai accordé à votre directeur en août 2013: la publication des encycliques et des exhorta-

tions apostoliques, donnant d'elles une interprétation fidèle; les synodes, les voyages apostoliques, le jubilé de la miséricorde. Je vous en remercie et vous demande de continuer sur cette voie à travailler avec moi et à prier pour moi.

Que de choses se sont passées en 167 ans de vie de la revue et ont été racontées dans vos 4000 cahiers! A chaque millième cahier, vous avez rencontré le Pape: Léon XIII, Pie XI et Paul VI ont célébré les précédents. A présent vous voilà avec moi. Et avec vous, il y a le père général de la Compagnie de Jésus parce que le bienheureux Pie IX a voulu que le Collège «dépende complètement et en tout» de lui (Bref ap. *Gravissimum supremum*). Je confirme cet acte de confier La Civiltà Cattolica au Collège général, précisément à cause de la tâche spécifique qu'il effectuait votre revue au service direct du Siège apostolique.

Et plus généralement, je confirme les statuts originaires de votre revue, que Pie IX a écrits en 1866, en instituant La Civiltà Cattolica «de manière perpétuelle». En les lisant aujourd'hui, on note un langage qui n'est plus le nôtre. Mais le sens profond et spécifique de votre revue est bien décrit et doit demeurer inchangé, à savoir celui d'une revue qui est l'expression d'une communauté de rédacteurs, tous jésuites, qui partagent non seulement une expérience intellectuelle mais également une inspiration charismatique et, au moins dans le noyau fondamental de la rédaction, la vie quotidienne de la communauté. La diversité des thèmes que vous traitez doit être choisie et élaborée au moyen d'une consultation entre vous, qui exige un échange fréquent (cf. Léon XIII, Lett. *Sapientia consilio*). Et c'est à vous

que revient la confrontation non seulement sur les idées, mais aussi sur la façon de les exprimer et les moyens adaptés pour le faire. Le centre de La Civiltà Cattolica est le collège des rédacteurs. Tout doit tourner autour de lui et de sa mission.

Cette mission – pour la première fois en 167 ans – s'étend à partir d'aujourd'hui au-delà des frontières linguistiques de l'Italien. Je suis heureux de pouvoir bénir les éditions de La Civiltà Cattolica en espagnol, anglais, français et coréen. Il s'agit d'une évolution que vos prédécesseurs, à l'époque du Concile, ont déjà eue à l'esprit, mais qui n'a jamais été mise en œuvre. Depuis déjà longtemps, la secrétaire d'Etat l'envoie à toutes les nunciatures dans le monde. A présent que le monde est toujours plus connecté, dépasser les barrières linguistiques aidera à mieux en diffuser le message et de façon plus étendue. Cette nouvelle étape contribuera aussi à élargir votre horizon et à recevoir des contributions écrites d'autres jésuites dans diverses parties du monde. La culture vivante tend à ouvrir, à intégrer, à multiplier, à partager, à dialoguer, à donner et à recevoir au sein d'un peuple et avec les autres peuples avec lesquels elle entre en relation. La Civiltà Cattolica sera une revue de plus en plus ouverte au monde. C'est une nouvelle manière de vivre votre mission spécifique.



Et quelle est cette mission spécifique? C'est celle d'être une revue catholique. Mais être une revue catholique ne signifie pas simplement qu'elle défend les idées catholiques, comme si le catholicisme était une philosophie. Comme l'a écrit votre fondateur, le père Carlo Maria Curci, La Civiltà Cattolica ne doit pas «apparaître comme un objet de sacrifices». Une revue n'est vraiment «catholique» que si elle possède le regard du Christ sur le monde et si elle le transmet et en témoigne.

Lors de ma rencontre avec vous il y a trois ans, je vous ai présenté votre mission en trois mots: dialogue, discernement, frontière. Je les répète aujourd'hui. Dans le message de vœux que je vous ai envoyé pour le numéro 4000, j'ai employé l'image du pont. J'aime penser à La Civiltà Cattolica comme une revue qui est à la fois un «pont» et une «frontière».

Aujourd'hui, je voudrais ajouter quelques réflexions pour approfondir ce que vos fondateurs, repris ensuite par Paul VI, ont appelé le «dessein constitutionnel» de la revue. Et je vous donnerai aussi trois «patrons», c'est-à-dire trois figures de jésuites vers lesquelles vous tourner pour aller de l'avant.

Le premier mot est INQUIÉTUDE. Je vous pose une question: votre cœur a-t-il conservé l'inquiétude de la recherche? Seule l'inquiétude donne la paix au

cœur d'un jésuite. Sans inquiétude, nous sommes stériles. Si vous voulez habiter les ponts et les frontières, vous devez avoir un esprit et un cœur inquiets. On confond parfois la sécurité de la doctrine avec le soupçon pour la recherche. Qu'il n'en soit pas ainsi pour vous. Les valeurs et les traditions chrétiennes ne sont pas des pièces rares à enfermer dans les caisses d'un musée. Que la certitude de la foi soit au contraire le moteur de votre recherche.

Je vous donne comme patron saint Pierre Favre (1506-1546), homme de grands désirs, esprit inquiet, jamais satisfait, pionnier de l'occuménisme. Pour Pierre Favre, c'est précisément quand on propose des choses difficiles que se manifeste le véritable esprit qui pousse à l'action (cf. *Mémorial*, n. 301). Une foi authentique implique toujours un profond désir de changer le monde. Voici la question que nous devons nous poser: avons-nous de grandes visions et un din? Sommes-nous audacieux? Ou bien sommes-nous médiocres et nous contentons-nous de réflexions de laboratoire?

Que votre revue prenne conscience des blessures de ce monde et qu'elle identifie des thérapies. Qu'elle soit une écriture qui tend à comprendre le mal, mais aussi à verser de l'huile sur les blessures ouvertes, à guérir. Pierre Favre marchait avec ses pieds et il est mort jeune, de fatigue, dévoré par ses désirs pour la plus grande gloire de Dieu. Vous marchez avec votre intelligence inquiète que les claviers de vos ordinateurs traduisent en réflexions utiles pour construire un monde meilleur, le Royaume de Dieu.

Le deuxième mot est INCOMPLÉTUDE. Dieu est le *Deus semper maior*, le Dieu qui nous surprend toujours. C'est pourquoi vous devez être des écrivains et des journalistes à la pensée incomplète, c'est-à-dire ouverte et non pas fermée et rigide. Que votre foi ouvre votre pensée. Laissez-vous guider par l'esprit prophétique de l'Evangile pour avoir une vision originale, vitale, dynamique, non évidente. Et ceci en particulier aujourd'hui, dans un monde aussi complexe et plein de défis où semble triompher la «culture du naufrage» – nourrie de messianisme profané, de médiocrité relativiste, de soupçon et de rigidité – et la «culture du jetable» où tout ce qui ne fonctionne pas comme on voudrait ou que l'on considère désormais inutile est jeté.

La crise est mondiale et il est par conséquent nécessaire de tourner notre regard vers les convictions culturelles dominantes et les critères à travers lesquels les personnes considèrent que quelque chose est bon ou mauvais, désirable ou non. Seule une pensée vraiment ouverte peut affronter la crise et la compréhension de là où va le mon-

de, de la manière d'affronter les crises les plus complexes et urgentes, la géopolitique, les défis de l'économie et la grave crise humanitaire liée au drame des migrations, qui est le véritable néocud politique mondial de nos jours.

Je vous donne donc comme figure de référence le serviteur de Dieu, le père Matteo Ricci (1552-1610). Il composa une grande mappemonde chinoise représentant les continents et les îles jusqu'à la connus. Ainsi le bien-aimé missionnaire chinois pouvait voir représentées sous une nouvelle forme de nombreuses terres lointaines qui étaient nommées et brièvement décrites. Parmi celles-ci figurait également l'Europe et le lieu où vivait le Pape. La mappemonde a aussi servi à introduire encore mieux le peuple chinois aux autres civilisations. Voilà, avec vos articles, vous aussi, vous êtes appelés à composer une «mappemonde» montrez les découvertes récentes, donnez un nom aux lieux, faites connaître la signification de la «civilisation» catholique, mais faites aussi connaître aux catholiques que Dieu est à l'œuvre également en dehors des frontières de l'Eglise, dans toute véritable «civilisation», avec le souffle de l'Esprit.

Le troisième mot est IMAGINATION. Dans l'Eglise et dans le monde, le temps est au discernement. Le discernement se réalise toujours en présence du Seigneur, en regardant les signes, en écoutant les choses qui se produisent, en écoutant les personnes qui connaissent la voie humble de l'obstination quotidienne, et spécialement les pauvres. La sagesse du discernement rachète la nécessaire ambiguïté de la vie. Mais il faut pénétrer l'ambiguïté, il faut y entrer, comme l'a fait le Seigneur Jésus en assumant notre chair. La pensée rigide n'est pas divine parce que Jésus a assumé notre chair qui n'est pas rigide, sinon au moment de la mort.

C'est pourquoi j'aime tant la poésie et, quand cela m'est possible, je continue d'en lire. La poésie est pleine de métaphores. Comprendre les métaphores aide à rendre la pensée agile, intuitive, flexible, perspicace. Celui qui a de l'imagination ne se raidit pas, il a le sens de l'humour, il jouit toujours de la douceur de la miséricorde et de la liberté intérieure. Il est en mesure d'avoir des visions amples même dans des espaces restreints comme l'a fait dans ses œuvres picturales le père Andrea Pozzo (1642-1709), ouvrant par l'imagination des espaces ouverts, des couloirs, et des couloirs, là où il n'y a que toits et murs. Je vous le donne également comme figure de référence.

Cultivez donc dans votre revue l'espace pour l'art, la littérature, le cinéma, le théâtre et la musique. C'est ce que vous avez fait dès les débuts, depuis 1850. Il y a quelques jours, je méditais sur la peinture de Hans Memling, le peintre flamand. Et je pensais à la façon dont le miracle de délicatesse que contient sa peinture représente bien les gens. Je pensais également aux vers de Baudelaire sur Rubens, quand il écrit que «la vie afflue et s'agite sans cesse, Comme l'air dans le ciel et la mer dans la mer». Oui, la vie est fluide et s'agite sans arrêt comme s'agite l'air dans le ciel et la mer dans la mer. La pensée de l'homme se comprend aujourd'hui pour développer et approfondir son propre

enseignement. Et ce génie aide à comprendre que la vie n'est pas un tableau en noir et blanc. C'est un tableau en couleurs. Certaines claires et certaines sombres, certaines délicates, d'autres vives. Mais quoi qu'il en soit, ce sont les nuances qui prévalent. Et c'est la l'espèce du discernement, l'espace où l'Esprit agit le ciel comme l'air et la mer comme l'eau. Votre tâche – comme l'a demandé le bienheureux Paul VI – est de vivre la confrontation «entre les exigences brûlantes de l'homme et le message éternel de l'Evangile (*Discours à l'occasion de la XXXIX congrégation générale de la Compagnie de Jésus*, 3 décembre 1974). Et ces exigences brûlantes, vous les portez déjà en vous et dans votre vie spirituelle. Donnez à cette confrontation les formes les plus adéquates, y compris nouvelles, comme le



Matteo Ricci (1914)

requiert aujourd'hui le mode de communication qui change avec le temps.

Je souhaite que La Civiltà Cattolica, notamment grâce à ses versions dans d'autres langues, puisse atteindre de nombreux lecteurs. Que la Compagnie de Jésus soutienne cette œuvre si ancienne et précieuse, et même unique pour le service du Siège apostolique. Qu'elle soit généreuse en la dotant de jésuites capables et qu'elle la diffuse où c'est le plus opportun. Je pense surtout aux centres de formation éducative et aux écoles, en particulier pour la formation d'enseignants et de parents. Mais aussi aux centres de formation spirituelle. J'en recommande en particulier la diffusion dans les séminaires et dans les centres de formation. Que les évêques la soutiennent. En effet, son lien avec le Siège apostolique en fait une revue unique en son genre.

Je conclus notre rencontre en vous remerciant pour le témoignage que vous rendez. Je vous confie tous, ici présents, à l'intercession de la Vierge de la Route et de saint Joseph, et je vous donne ma Bénédiction apostolique. Merçi.



Hans Memling «Montic au calvaire» (Sankt-Annen-Museum, Lübeck)



Andrea Pozzo, «glorification de saint Ignace» (église Saint-Ignace, Rome)



Plénière de la Congrégation pour l'éducation catholique

## Une grammaire pour semer l'espérance

«Les écoles et les universités catholiques apportent une grande contribution à la mission de l'Église quand elles sont au service de la croissance en humanité, dans le dialogue et dans l'espérance»: c'est ce qu'a dit le Pape François en s'adressant aux membres de la plénière de la Congrégation pour l'éducation catholique, reçus en audience dans la matinée du jeudi 9 février, dans la salle Clémentine. Après le salut du préfet, le cardinal Giuseppe Versaldi, le Pape a prononcé le discours suivant:

Chers frères et sœurs,

Je remercie le cardinal-préfet pour ses paroles d'introduction à cette rencontre et je salue cordialement les membres de la Congrégation pour l'éducation catholique nommés récemment, parmi lesquels le préfet lui-même, qui préside pour la première fois l'Assemblée plénière. Je salue les membres de la fondation *Gravissimum educationis*, constituée depuis peu pour donner un nouvel élan aux contenus de la déclaration conciliaire.

### 11 février

SUITE DE LA PAGE 3

idéaux et de propos enflammés qui, malgré les diversités des positions politiques, rassemblèrent les Italiens renforcés par la souffrance et désireux de rachat. Nous faisons référence à la Constitution, approuvée le 22 décembre 1947 à une très large majorité et entrée en vigueur le 1<sup>er</sup> janvier suivant.

En effet, la Constitution contient la fameuse disposition du deuxième paragraphe de l'article 7, en vertu de laquelle les Accords du Latran ont eu une confirmation et une garantie constitutionnelle. De cette manière, et également grâce à la révision du Concordat qui suivit l'accord de Villa Madama en 1984, les Accords ont pu continuer à développer les potentialités positives contenues dans les clauses relatives.

Mais le rappel de la Constitution acquiert, du point de vue des relations entre l'Église et l'Etat, une signification supplémentaire. Parce que dans le texte placé au sommet des sources de l'ordonnement juridique italien se trouvent des valeurs et des principes partagés par les deux, à commencer par le caractère central de la personne humaine et de ses attentes inviolables; par le rôle des institutions sociales où, dans le temps, s'exprime la personnalité humaine; du principe de solidarité et de celui de subsidiarité. Et ensuite, dans le domaine du phénomène religieux, la pleine liberté individuelle, collective, institutionnelle; une saine laïcité qui comporte une distinction, mais dans le même temps la collaboration entre l'Église et l'Etat «pour la promotion de l'homme et le bien du pays», comme le dit l'article 1 du texte concordataire en vigueur.

Il s'agit d'une collaboration qui, à tout bien considérer, a marqué les décennies de l'époque républicaine sans confusion de rôles et de domaines, en favorisant la croissance du pays en termes matériels et moraux; qui encore une fois a eu l'opportunité de se manifester, selon la logique intrinsèque aux Accords que l'on commémore, dans les douloureux événements qui, ces derniers mois, ont tragiquement touché de nombreux Italiens et bouleversé la vie de tant de communautés.

Ces derniers jours, vous avez pris en considération de nombreux sujets, pour établir un bilan du travail du dicastère au cours des trois dernières années et pour tracer les orientations des engagements à venir.

Les secteurs du vaste domaine de l'éducation qui sont de la compétence de votre Congrégation vous ont engagés dans une réflexion et une discussion sur différents aspects importants, comme la formation initiale et permanente des enseignants et des dirigeants, en considérant également la nécessité d'une éducation inclusive et informelle; ou comme la contribution irremplaçable des Congrégations religieuses, ainsi que le soutien qui peut venir des Églises particulières et des organisations de secteur. Une grande partie de votre travail a été consacré aux institutions universitaires ecclésiastiques et catholiques pour la mise à jour de la Constitution apostolique *Sapientia christiana*, à la promotion des études de droit canonique en relation avec la réforme des procès en nullité de mariage, ainsi qu'au soutien de la pastorale universitaire. Vous avez en outre considéré l'opportunité d'offrir des directives pour développer la responsabilisation de tous ceux qui sont impliqués dans le domaine exigeant de l'éducation.

Comme je l'ai rappelé dans l'exhortation *Evangelii gaudium*, «les universités sont un milieu privilégié pour penser et développer cet engagement d'évangélisation» et «les écoles catholiques [...] constituent un apport de valeur à l'évangélisation de la culture, même dans les pays et les villes où une situation défavorable nous encourage à faire preuve de créativité pour trouver les chemins adéquats» (n. 134).

Dans cet horizon de l'évangélisation, je tiens à partager avec vous plu-



sieurs attentes. Avant tout, face à un individualisme envahissant, qui rend humainement pauvres et culturellement stériles, il est nécessaire d'humaniser l'éducation. L'école et l'université ne possèdent tout leur sens qu'en relation avec la formation de la personne. Tous les éducateurs sont appelés à collaborer à ce processus de croissance humaine avec leur professionnalisme et avec la richesse d'humanité dont ils sont porteurs, pour aider les jeunes à être des bâtisseurs d'un monde plus solidaire et pacifique. Plus encore, les institutions éducatives catholiques ont la mission d'offrir des horizons ouverts à la transcendance. *Gravissimum educationis* rappelle que l'éducation est au service d'un humanisme intégral et que l'Église, en tant que mère éducatrice, regarde toujours les nouvelles générations en vue de «former la personne humaine dans la perspective de sa fin la plus haute et du bien des groupes dont l'homme est membre et au service desquels s'exercera son activité d'adulte» (n. 1).

Une autre attente est que se développe la culture du dialogue. Notre monde est devenu un village mondial avec de multiples processus d'interaction, où chaque personne appartient à l'humanité et partage l'espérance d'un avenir meilleur avec la famille entière des peuples. Dans le même temps, malheureusement, il existe de nombreuses formes de violence, de pauvreté, d'exploitation, de discrimination, de marginalisation, d'approches restrictives des libertés fondamentales qui créent une culture du rejet. Dans ce contexte, les instituts éducatifs catholiques sont appelés en première ligne à pratiquer la grammaire du dialogue qui forme à la rencontre et à la valorisation des diversités culturelles et religieuses. En effet, le dialogue éduque quand la personne entre en relation avec respect, estime, écoute sincère et qu'elle s'exprime avec authenticité sans vouloir ni amoindrir son identité nourrie par l'inspiration évangélique. Nous sommes encouragés par la conviction que les nouvelles générations, éduquées chrétiennement au dialogue, sortiront des salles de classe et des universités motivées pour construire des ponts et, par conséquent, pour trouver de nouvelles réponses aux nombreux défis de notre temps. Dans un sens plus spécifique, les écoles et les universités sont ap-

pelées à enseigner une méthode de dialogue intellectuel dont l'objectif est la recherche de la vérité. Saint Thomas a été et est encore maître dans cette méthode qui consiste à prendre l'autre au sérieux, l'interlocuteur, en cherchant à saisir jusqu'au fond ses raisons et ses objections, pour pouvoir répondre de manière non pas superficielle, mais appropriée. C'est seulement ainsi que l'on peut vraiment avancer ensemble dans la connaissance de la vérité.

Il y a une dernière attente que je voudrais partager avec vous: la contribution de l'éducation pour semer l'espérance. L'homme ne peut vivre sans espérance et l'éducation est génératrice d'espérance. En effet, l'éducation fait naître, elle fait grandir, elle se situe dans la dynamique du don de la vie. Et la vie qui naît est la source la plus jaillissante d'espérance; une vie tendue vers la recherche du beau, du bon, du vrai et de la communion avec les autres pour une croissance commune. Je suis convaincu que les jeunes d'aujourd'hui ont surtout besoin de cette vie qui construit un avenir. C'est pourquoi, le véritable éducateur est comme un père et une mère qui transmet une vie capable d'avenir. Pour avoir ce tempérament, il faut se mettre à l'écoute des jeunes! Et nous le ferons en particulier avec le prochain synode des évêques qui leur sera consacré. Ensuite, l'éducation a en commun avec l'espérance la même «étouffe» du risque. L'espérance n'est pas un optimisme superficiel, ni la capacité de regarder les choses avec bienveillance, mais elle est tout d'abord savoir risquer de manière juste, précisément comme l'éducation.

Chers frères et sœurs, les écoles et les universités catholiques apportent une grande contribution à la mission de l'Église quand elles sont au service de la croissance en humanité, dans le dialogue et dans l'espérance. Je vous remercie du travail que vous accomplissez pour faire des institutions éducatives des lieux et des expériences d'évangélisation. J'invoque sur vous le Saint-Esprit, par l'intercession de Marie, *Sedes Sapientiae*, afin qu'elle rende efficace votre ministère en faveur de l'éducation. Et je vous demande, s'il vous plaît, de prier pour moi, et je vous bénis de tout cœur. Merci!



Lundi  
6 février

## Deux merveilles

Dans la certitude que «Dieu travaille toujours», il ne faut pas avoir peur de vivre le don de l'amour et de la liberté, en mettant de côté une fois pour toutes les fausses sécurités qui découlent de la rigidité. Telle est la suggestion spirituelle proposée dans la méditation du Pape, qui est parti du psaume 103, dans lequel «nous avons loué le Seigneur», en disant: «Tu es si grand, Seigneur, mon Dieu! Tu es si grand!». Ainsi, «le Père travaille pour faire cette merveille de la création et pour faire avec le Fils cette merveille de la re-création; pour accomplir ce passage du chaos à l'univers, du désordre à l'ordre, du péché à la grâce». Et «cela est le travail du Père et pour cela nous avons loué le Père, le Père qui travaille». «Mais pourquoi Dieu a-t-il voulu créer le monde?»: cela fait partie des «questions difficiles». En confiant également qu'«un jour, un enfant m'a mis en difficulté parce qu'il m'a posé cette question: dis-moi père, que faisait Dieu avant de créer le monde, est-ce qu'il s'ennuyait?». Pour répondre à cet enfant, «le Seigneur m'a aidé et j'ai dit la vérité: Dieu aimait, dans la plénitude il aimait; dans sa communication, entre les trois Personnes, il aimait et n'avait pas besoin de plus». C'est une réponse qui suscite une autre question: mais si Dieu «n'avait pas besoin, pourquoi a-t-il créé le monde?». Mais cela est une question posée non pas par un enfant, mais que «se posaient les premiers théologiens, les grands théologiens, les premiers». Donc, pourquoi Dieu «a-t-il créé le monde?». «Simple-ment pour partager sa plénitude, pour avoir quelqu'un à qui donner et avec lequel partager sa plénitude». En un sens, «pour donner». «Nous pouvons nous poser la même question dans la re-création; pourquoi a-t-il envoyé son Fils pour cette œuvre de re-création?». Il l'a fait «pour partager, pour réorganiser». Et «ainsi, dans la première création, comme dans la seconde, il fait du chaos un univers, de ce qui est laid quelque chose de beau, de l'erreur une vérité, du mauvais quelque chose de bon». C'est précisément «cela le travail de création qui est Dieu et il le fait de façon artisanale». Et «en Jésus, on voit clairement: avec son corps, il donne la vie totalement». Au point que «quand Jésus dit: «Le Père œuvre toujours et moi aussi j'œuvre toujours», les docteurs de la loi se scandalisèrent et voulurent le tuer parce qu'ils ne savaient pas recevoir les choses de Dieu comme don», mais «uniquement comme justice», en arrivant même à penser:

les commandements «sont peu nombreux, faisons-en d'autres!». Ainsi, «au lieu d'ouvrir le cœur au don, ils se sont cachés, ils ont cherché refuge dans la rigidité des commandements, qu'ils avaient multipliés jusqu'à atteindre cinq cents ou plus: ils ne savaient pas recevoir le don». Du reste, «le don ne se reçoit que dans la liberté», mais «ces rigides avaient peur de la liberté que Dieu nous donne; ils avaient peur de l'amour». «Tu es grand Seigneur, je t'aime tant, parce que tu m'as donné ce don, tu m'as sauvé, tu m'as créé»: et donc, les «deux merveilles du Seigneur: la merveille de la création et la merveille de la rédemption, de la re-création; celle du début du monde et celle, après la chute de l'homme, de rétablir le monde et pour cela, il a envoyé le Fils: c'est beau!». Et je reçois ces merveilles comme un don, j'aime la création, je protège la création parce c'est un don».



Mardi  
7 février

## Question d'ADN

Un retour aux origines pour comprendre qui est l'homme et, surtout, qui est l'homme aux yeux de Dieu. En suivant les suggestions de la liturgie de la Parole, le Pape François s'est arrêté pour réfléchir sur la création et sur le grand amour que le Seigneur nourrit pour l'homme. Le Pape a tout d'abord repris l'un des versets du psaume responsorial: «Seigneur, qu'il est puissant ton nom par toute la terre!» pour rappeler que l'Eglise, en ces jours, «nous conduit à tant louer le Seigneur». Nous ne sommes rien, mais tu es grand... Mais François s'est demandé: «que nous donne Dieu» pour nous faire dire dans le psaume: «qu'est donc le mortel, que tu t'en souviennes, le fils d'Adam, que tu le veuilles visiter?». «Il nous a tout d'abord donné l'ADN, c'est-à-dire qu'il a fait de nous des fils, il nous a créés à son image, à son image et ressemblance, comme lui». Et le Pape a ajouté: «Qu'il lui ressemble un peu ou beaucoup, il est un fils: il a reçu l'identité». Il s'agit d'un lien qui reste. Dieu «nous a donné cette identité de fils». Nous pouvons dire: «Nous sommes "comme des dieux", parce que nous sommes des fils de Dieu». Et Dieu «est content, parce que sur la terre il a un fils, comme il en a un autre au ciel. Le Seigneur est heureux: «Cela est très bon», dit-il à lui-même». Il s'agit donc de la première chose que Dieu a donnée à l'homme dans la création. La deuxième est à la fois un «don» et un «devoir». C'est-à-dire qu'il nous a donné toute la terre». Et Dieu dit aux hommes: «Remplissez la terre, soumettez-la, dominez sur les poissons de la mer et sur tout être vivant». C'est-à-dire que Dieu «a donné la royauté: l'homme est un roi. Il est celui qui domine. C'est ainsi que le Seigneur veut qu'il soit: il ne le veut pas esclave, il le veut maître». Et que comporte cette seigneurie? Elle comporte «le devoir de mener la Création de l'avant», c'est-à-dire

qu'il s'agit d'«un travail». «De même qu'il a travaillé pour la création, il nous a donné du travail, il a donné le travail de mener la création de l'avant. De ne pas la détruire; mais de la faire grandir, d'en prendre soin, de la sauvegarder et de lui faire porter du fruit à l'avenir». Le dernier don indiqué par le Pape se trouve dans la suite de la lecture de la Genèse: «Dieu créa l'homme à son image, homme et femme il les créa». C'est-à-dire que «la troisième chose qu'il nous a donnée est l'amour». Dieu dit: «Il n'est pas bon que l'homme vive seul. Et il lui a créé une compagne». A ce propos, le Pape François a confié que parfois, en écoutant «une musique qui cherche à dire cela», il «aime penser» à ce que pourrait avoir été «ce premier dialogue, quand tous les deux se regardaient; le dialogue entre l'homme et la femme, le dialogue de l'amour». Pour résumer, Dieu a dit à l'homme: «Tu es un fils, tu dois faire cela: sauvegarder la création, travailler, aller de l'avant. Et aimer. Parce que je suis l'amour et je te donne cela». Face à quoi on a envie de s'exclamer avec l'Écriture: «Tu es grand, Seigneur, tu es grand! C'est pourquoi nous rendons grâce au Seigneur pour ces trois dons qu'il nous a faits, l'identité, le don-devoir et l'amour. Et nous demandons la grâce de sauvegarder cette identité de fils, de travailler pour le don qu'il nous a fait et de mener ce don de l'avant grâce à notre travail, ainsi que la grâce d'apprendre chaque jour à aimer davantage».



Jourdi  
9 février

## La femme est l'harmonie du monde

«Pour comprendre une femme, il faut d'abord en rêver»: voilà pourquoi la femme est «le grand don de Dieu» capable d'apporter de l'harmonie dans la création». Au point que, a confié le Pape avec une pointe de tendresse poétique, «j'aime penser que Dieu a créé la femme afin que nous ayons tous une mère». C'est un véritable hymne aux femmes que le Pape a proposé: c'est la femme «qui nous enseigne à caresser, à aimer avec tendresse et qui fait du monde une belle chose». Et si «exploiter les personnes est un crime de lèse-humanité, exploiter une femme est plus qu'un délit et un crime: c'est détruire l'harmonie que Dieu a voulu donner au monde, c'est retourner en arrière». Pour sa méditation, François est parti des lectures du jour, tirées du livre de la Genèse (2, 18-25) et de l'Évangile de Marc (7, 24-30). François a re-proposé chaque point du passage de la Genèse: «Alors le Seigneur "fit tomber une torpeur sur l'homme": il le fait dormir. Un homme seul, la solitude, à présent l'homme est endormi, le rêve de l'homme: il s'endormit». Et «artisanale-ment, est-il écrit littéralement, il prit une de ses côtes et façonna "une femme et la conduisit à l'homme". Quand il la vit, l'homme dit: "Pour le coup, c'est l'os de mes os et la chair de ma chair! Celle-ci

sera appelée femme, car elle fut tirée de l'homme, celle-ci!". En somme, pour l'homme, «c'est une chose différente de tout ce qu'il avait: c'est ce qui lui manquait pour ne pas être seul: la femme, il la découvrit, la vit». Mais «avant de la voir, il en a rêvé». En effet, «pour comprendre une femme, il faut d'abord en rêver: on ne peut pas la comprendre comme tous les autres êtres vivants; c'est autre chose, c'est différent». C'est précisément «ainsi que Dieu l'a faite: pour être rêvée avant». «Souvent, quand nous parlons des femmes, nous parlons de façon fonctionnelle: la femme est pour faire ceci, pour faire, non! Elle est d'abord pour une autre chose: la femme porte quelque chose qui fait que, sans elle, le monde ne serait pas ainsi». La femme «est autre chose, c'est une chose qui apporte une richesse que l'homme et toute la création et tous les animaux n'ont pas». De même «Adam, avant de la voir, l'a rêvée: il y a quelque chose de poétique, dans ce récit». «Puis, le troisième passage, quand Adam dit "C'est l'os de mes os et la chair de ma chair": le destin de tous les deux». On lit en effet dans la Genèse: «C'est pourquoi l'homme quitte son père et sa mère et s'attache à sa femme, et ils deviennent une seule chair». Oui, «une seule chair». L'homme et la femme «ne sont pas égaux, ils ne sont pas l'un supérieur à l'autre, non. C'est que l'homme n'apporte pas l'harmonie: c'est elle qui apporte cette harmonie qui nous enseigne à caresser, à aimer avec tendresse et qui fait du monde une belle chose». «Trois passages, donc. Avant tout «l'homme seul, la solitude de l'homme sans la femme; deuxièmement, le rêve: on ne peut jamais comprendre une femme sans en avoir rêvé auparavant; troisièmement, le destin: une seule chair». «Il y a quelques mois, j'ai rencontré, au cours des audiences, un couple qui faisait soixante ans de mariage». En les voyant, le Pape leur a demandé «qui des deux avait eu le plus de patience» au cours des soixante ans de mariage. Et «eux m'ont regardé, ils se sont regardé dans les yeux, je n'oublierai jamais ces yeux, puis ils se sont tournés vers moi et m'ont dit tous les deux ensemble: "Nous sommes amoureux"». Voilà, «après soixante ans, cela signifie une seule chair et c'est cela qu'apporte la femme: la capacité de tomber amoureux. L'harmonie au monde». «Souvent, nous entendons dire: "Il faut que dans cette société, dans cette institution, qu'ici il y ait une femme afin qu'elle fasse cela, qu'elle fasse ces choses"». Mais «la fonctionnalité n'est pas le but de la femme: il est vrai que la femme doit faire des choses et qu'elle fait des choses». Mais «le but de la femme est de faire l'harmonie et sans la femme il n'y a pas d'harmonie dans le monde». Oui, «exploiter les personnes est un crime de lèse-humanité, c'est vrai, mais exploiter une femme est pire: c'est détruire l'harmonie que Dieu a voulu donner au monde». C'est véritablement «détruire, ce n'est pas seulement un délit, un crime: c'est une destruction, c'est revenir en arrière, c'est détruire l'harmonie». «Tel est le grand don de Dieu: il nous a donné la femme: la femme est l'harmonie, c'est la poésie, c'est la beauté». Au point que «sans elle, le monde ne serait pas aussi beau, il ne serait pas aussi harmonieux».



Messe en la journée mondiale du malade à Lourdes

# Si l'homme se découvre fragile

Dans la joie, l'action de grâce et dans un engagement renouvelé, l'Église universelle célèbre aujourd'hui la XXV<sup>e</sup> journée mondiale du malade. Une journée instituée par saint Jean-Paul II en 1992, et célébrée pour la première fois ici à Lourdes le 11 février 1993. Pouvoir célébrer le XXV<sup>e</sup> anniversaire de cette journée à Lourdes est une grâce: c'est se souvenir des nombreux malades qui viennent en pèlerinage à la grotte de Massabielle pour chanter les louanges de Celle que toutes les générations proclament bienheureuse.

Célébrer la journée du malade à Lourdes, c'est aussi pour rendre grâce au Seigneur pour toutes les personnes, chrétiens, croyants d'autres religions et non croyants, qui viennent en ce lieu béni afin de trouver soulagement et espérance. Célébrer la journée mondiale du malade ici à Lourdes, c'est penser à tous ceux qui bénéficient de la tendresse de Dieu par les œuvres de miséricorde corporelles et spirituelles. Et comme le souligne le Pape François dans son message pour cette célébration, «cette journée constitue une occasion d'attention spéciale à la condition des malades et, plus généralement, de ceux qui souffrent» et c'est aussi l'occasion – continue le Pape – pour exprimer «ma proximité dans la prière et mon encouragement aux médecins, aux infirmiers, aux volontaires et à toutes personnes consacrées engagées au service des malades et des indigents; aux institutions ecclésiales et civiles qui œuvrent dans ce domaine; et aux familles qui prennent soin avec amour de leur proches malades. A tous, je souhaite d'être toujours des signes joyeux de la présence et de l'amour de Dieu, en imitant le témoignage lumineux de tant d'amis de Dieu parmi lesquels je rappelle saint Jean de Dieu et saint Camille de Lellis, patrons des hôpitaux et du personnel de santé, et sainte Mère Teresa de Calcutta, missionnaire de la tendresse de Dieu». Le Pape nous invite aussi à l'émerveillement pour tout ce que Dieu accomplit, en redisant avec la Vierge Marie: «Le Puissant fit pour moi de grandes choses» (Lc 1, 49).

La Parole de Dieu que nous venons d'entendre nous y aide. C'est une parole qui nous appelle à dilater notre cœur, en gagnant nos combats personnels contre les nombreuses peurs que le temps de la maladie, le temps de la souffrance et la pensée même de la mort provoquent en chacun de nous. Dieu ne nous demande pas d'être des «super héros». Il ne nous demande pas non plus de renier ce que nous sommes en train de vivre avec difficulté, en portant peut-être le masque de celui ou de celle qui est «supérieur» à tout ce qui l'humilie ou le limite. Dieu nous demande de lui donner crédit et de lui faire confiance. Il nous appelle à «ne pas avoir peur», parce qu'il vient, il se fait proche; parce qu'il ne nous oublie pas; parce que nous sommes importants pour lui; parce que nous sommes ceux avec qui il veut partager sa propre vie. «N'aie pas peur, parce que je suis avec toi». «N'ayez pas peur, parce que je suis

avec vous». Face à cette prise de responsabilité que Dieu, en Jésus son Fils, assume librement vis-à-vis de chacun et de tous, les croyants sont ceux qui répondent: «Nous voici, nous sommes avec toi».

C'est ce dialogue qui empêche aux peurs de trouver un terrain fertile dans nos fragilités. C'est ce dialogue qui empêche à la fragilité elle-même de devenir l'obstacle principal par rapport à Dieu et par rapport aux autres. C'est ce dialogue que, ici et maintenant, la Mère Immaculée nous pousse à accueillir, à désirer, à chercher et à construire, l'ayant elle-même expérimenté et l'ayant elle-même reconnu et mis au fondement de sa vocation dans l'Église et dans le monde: «N'aie pas peur, Marie, parce que tu as trouvé grâce auprès de Dieu. Me voici, je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole».

On pourrait cependant objecter que le «me voici» de l'Immaculée n'a pas lieu au temps de la maladie, au temps de la souffrance, au temps de la fragilité, au temps de la mort. Aucune de ces expériences ne semble être présente au moment de l'Annonciation. En réalité, il n'en est pas vraiment ainsi. Luc est très précis quand il nous dit que le dialogue du «me voici» entre Dieu et Marie arrive et prend forme au milieu de multiples expériences problématiques.

La première concerne la famille dans laquelle, par le mariage, la jeune épouse va entrer pour en faire partie: c'est la famille royale, la famille de David. Dans le récit biblique, surtout chez les prophètes, c'est la famille qui a conduit Israël à la division et à la ruine, pour avoir choisi les idoles au lieu du vrai Dieu. C'est la famille où ne résonne plus le «me voici» réciproque qui avait guidé la vie du roi David. C'est la famille qui a conduit Israël à disparaître de la carte géographique. C'est dans cette famille que Marie, déracinée de sa famille d'origine, est obligée d'entrer, selon les règles et les coutumes de l'époque.

En entrant dans la famille de David, l'épouse de Joseph vit un profond moment de dépouillement: elle est appelée à tout laisser pour faire l'expérience de la pauvreté et de l'exclusion que l'histoire réserve à ceux qui, d'une manière ou d'une autre et pour les raisons les plus variées, se sont perdus, perdant en même temps l'estime, l'appréciation et la bienveillance de toute la communauté. N'est-ce pas là, chers frères et sœurs, la même expérience que l'on fait au temps de la maladie, au temps de la souffrance, au temps de la fragilité, au temps de la mort? Entrant dans ces temps-là, combien se sont retrouvés subitement dépouillés, privés de leurs habitudes quotidiennes? Combien ont été et se sont sentis obligés d'entrer dans une pauvreté radicale, davantage habitée par les ténèbres que par la lumière? Combien se sont subitement sentis devenir un poids pour soi et pour les autres? Combien se sont sentis ou ont été transformés en objets, numéros, protocoles?

L'évangéliste Luc nous rappelle ensuite que devoir entrer dans la fa-

mille de David a conduit Marie, non pas à Jérusalem, le centre de la vie et de la foi d'Israël, mais à sa périphérie, ce qu'on appelle la «Galilée des nations»: un territoire synonyme de mort du fait qu'il est «loin»; loin de ce qui donne l'identité, loin de ce qui donne la sécurité, loin de ceux qui voudraient être proches, loin de ce Temple même qui était le cœur de l'espérance religieuse d'Israël. Cet «éloignement» a aussi beaucoup à dire sur le temps de la maladie, sur le temps de la souffrance, sur le temps de la fragilité, sur le temps même de la mort. Tous ces temps, en effet, sont des temps de multiples «éloignements».

Chers sœurs et chers frères, si aujourd'hui, ici et maintenant, la Mère

c'est le «me voici» de Dieu qui nous rend vivants. C'est notre «me voici» à Dieu qui nous rend vivants. Ce n'est pas par hasard, alors, que l'Évangile que nous avons entendu, le récit des noces de Cana de Galilée, nous a comme projetés sous la croix. C'est un passage que le Christ nous demande aussi de faire. Nous sommes, en effet, dans une situation semblable à celle de la famille qui, à Cana de Galilée, n'avait plus de vin. Là, la joie des noces pouvait à l'improviste se transformer en douleur, en déshonneur et en pauvreté. Ici, pour beaucoup d'entre nous, le temps de la «normalité» de



Le cardinal-secrétaire d'Etat en prière devant la grotte de Lourdes (photo Guillermo Simón)

Immaculée nous pousse à accueillir, à désirer, à chercher et à construire le dialogue du «me voici», le dialogue qui rend croyant, elle le fait non comme une privilégiée mais comme une pauvre: comme pauvre avec les pauvres, qui sait bien ce que veut dire tout ce qui tourne autour du temps de la maladie, du temps de la souffrance, du temps de la fragilité, du temps de la mort, parce qu'elle l'a vécu en premier. Comme pauvre avec les pauvres, la Mère Immaculée nous pousse à accueillir, à désirer, à chercher et à construire le dialogue du «me voici», parce que dans ce dialogue on peut être «revêtus de gloire», «revêtus de lumière».

Se revêtir de lumière et de gloire, comme l'annonce le prophète Isaïe dans la première lecture, devient réalité quand, selon les paroles de l'apôtre Paul, nous «revêtons le Christ», puisqu'il est la lumière éternelle qui illumine tout homme qui vient dans ce monde. C'est lui le Fils bien aimé dans lequel le Père manifeste sa gloire; c'est lui le Saint de Dieu qui ouvre la porte de la joie, de l'amour, du repas éternel, à tous, sans distinction de langue, de peuple, de culture, de couleur de peau.

Nous revêtons le Christ quand, avec lui, nous affrontons le temps de la maladie, le temps de la souffrance, le temps de la fragilité, le temps de la mort, en tant que vivants, comme lui-même était vivant, à l'heure de la croix. Le Christ nous dit que

la vie s'est à l'improviste transformé en temps de la maladie, en temps de la souffrance, en temps de la fragilité, en temps de la mort.

Le Christ nous appelle à passer d'ici à son heure. Il ne nous demande pas de changer de temps; il nous demande de vivre ces temps éclairés par son heure. Il nous demande de faire entrer son heure dans ces temps. Il désire partager avec nous ce qui a fait de son heure une expérience de vie et non pas de mort: le «me voici» de Dieu à lui; son «me voici» à Dieu. Dans ce passage de Cana de Galilée à l'heure de Jésus, la Femme Immaculée est présente. C'est elle la première à l'avoir fait, à ce moment-là. Elle nous demande d'être vivants. Elle nous pousse à être vivants.

Dans la seconde lecture, l'apôtre Jean nous prévient: celui qui est mort ne peut pas voir le ciel nouveau et la terre nouvelle. Seul celui qui est vivant peut les voir. Choisissons donc d'être vivants. Que chaque âge de notre vie laisse résonner l'annonce de Dieu: «N'aie pas peur, je suis avec toi»; «N'ayez pas peur, je suis avec vous». Que chaque âge de notre vie laisse résonner notre «me voici» en union au «me voici» du Christ, et de manière toujours plus fervente à celui de la Mère Immaculée: «Me voici, je suis la servante du Seigneur. Qu'il me soit fait selon ta parole». Amen.

# Collège épiscopal

## Nominations

Le Saint-Père a nommé :

28 janvier

le père RUDOLF NYANDORO, jusqu'à présent chancelier du diocèse de Masvingo (Zimbabwe) : évêque de Gokwe (Zimbabwe).

Né le 11 octobre 1968 à Gweru, alors situé dans le diocèse de Gwelo (Zimbabwe), après ses études primaires, il est entré au petit séminaire de Chikwingwizha. Il a suivi des études de philosophie de 1991 à 1994 au grand séminaire Saint Charles Lwanga à Chimanimani, dans le diocèse de Mutare. Il a ensuite été envoyé au grand séminaire à Chishawasha, dans l'archidiocèse de Harare, pour compléter sa formation théologique. Ordonné prêtre le 19 décembre 1998 et incardiné dans le diocèse de Masvingo, il a été vicaire paroissial à Mukuru Mission en 1999 et administrateur de la cathédrale de 2000 à 2006. Il a été recteur du petit séminaire de 2007 à 2009 et du Bondolfi Teachers' College de 2010 à 2015. Il a obtenu un doctorat en pastoral counselling en 2015 à l'University of South Africa et depuis, il était chancelier du diocèse de Masvingo et professeur au Bondolfi Teachers' College.

1<sup>er</sup> février

Mgr GUGLIELMO GIOMBANCO, vicaire général du diocèse d'Acireale (Italie) : évêque de Patti (Italie).

Né à Catane (Italie) le 15 septembre 1966, il a suivi des études de philosophie au Studio teologico de Catane; il est ensuite entré au grand séminaire pontifical romain pour suivre des cours de théologie à l'université pontificale du Latran, où il a obtenu un baccalauréat en théologie. Dans la même université, il a également obtenu un doctorat *in utroque iure*, étudiant ensuite au studio rotale. Ordonné prêtre le 7 septembre 1991, pour le diocèse d'Acireale, il a successivement exercé les fonctions suivantes: secrétaire de l'évêque et vice-chancelier de la curie (1992-2002); collaborateur pastoral dans la paroisse Santa Maria del Carmelo à Acireale (1992-1995); promoteur de justice et défenseur du lien du tribunal diocésain (1997-2000); vicaire judiciaire (2000-2012); juge du tribunal ecclésiastique sicilien (2001-2006). Depuis 2012, il était vicaire général du diocèse d'Acireale. Il enseignait jusqu'à présent le droit canonique au Studio teologico de Catane et était membre du conseil presbytéral et du collège des consultants, ainsi qu'administrateur de la basilique des Santi Pietro e Paolo à Acireale. Il a également exercé les fonctions de vicaire épiscopal pour le culte, coordinateur de la commis-

sion diocésaine pour la formation du clergé, responsable pour les jeunes prêtres; aumônier du corps de la police municipale d'Acireale.

S.Exc. Mgr CARLOS ALBERTO DOS SANTOS: évêque d'Itabuna (Brésil), le transférant du diocèse de Teixeira de Freitas-Caravelas.

Né le 2 octobre 1955 à Tobias Barreto, dans le diocèse d'Estância, Etat de Sergipe (Brésil), il a été ordonné prêtre le 21 mai 1983 pour l'archidiocèse d'Aracaju. Le 15 juin 2005, il a été nommé évêque de Teixeira de Freitas - Caravelas (Brésil) et a reçu l'ordination épiscopale le 26 juillet suivant.

2 février

S.Exc. Mgr GILBERT A. GARCERA: archevêque métropolitain de Lipa (Philippines), le transférant du siège de Daet.

Né à Magarao, Camarines Sur, dans l'archidiocèse de Caceres (Philippines), le 2 février 1959, il a été ordonné prêtre pour l'archidiocèse de Caceres le 29 mai 1983. Elu le 4 avril 2007 au siège épiscopal de Daet, il a reçu l'ordination épiscopale le 29 juin suivant.

S.Exc. Mgr EUSEBIO RAMOS MORALES: évêque de Caguas (Porto Rico), le transférant du diocèse de Fajardo-Humacao (Porto Rico).

Né à Maunabo (Porto Rico), le 15 décembre 1952, il a été ordonné prêtre le 3 juin 1983. Le 11 mars 2008, il a été élu premier évêque du nouveau diocèse de Fajardo-Humacao et a reçu l'ordination épiscopale le 31 mai suivant.

3 février

S.Exc. Mgr JORGE VÁZQUEZ: évêque coadjuteur du diocèse de Morón (Argentine), le transférant de la charge d'évêque titulaire de Castra nova et d'auxiliaire de Lomas de Zamora.

Né à Lomas de Zamora, dans la province de Buenos Aires (Argentine), le 13 mars 1950, il a été ordonné prêtre le 31 mars 1983 pour le diocèse de Lomas de Zamora (Argentine). Nommé le 13 décembre 2013 évêque titulaire de Castra nova et auxiliaire de Lomas de Zamora, il a reçu l'ordination épiscopale le 29 décembre suivant.

4 février

le père JUAN MANUEL GONZÁLEZ SANDOVAL, M.N.M., curé du Sagrado Corazón dans le diocèse de Tarahumara (Mexique) : évêque de Tarahumara (Mexique).

Né le 20 février 1964 à Guáscuaro, dans l'Etat de Michoacan (Mexique), il a suivi des études de philo-

sophie au séminaire de l'archidiocèse de León. Il a ensuite effectué son noviciat à Santa Ana del Conde à Guanajuato (1985-1986). Après avoir terminé sa formation théologique au grand séminaire de León, il a obtenu une maîtrise en sciences de l'éducation, avec une spécialisation en pédagogie pour la formation des vocations, à l'université pontificale salésienne, à Rome. Après avoir prononcé ses vœux perpétuels le 7 septembre 1990, il a été ordonné prêtre chez les missionnaires de la nativité de Marie le 2 juillet 1991 et a été pendant un an aumônier de Montaña de Cristo Rey à Cubilete, puis formateur au séminaire Santa Ana del Conde à Guanajuato (1992-1993) et coordinateur de la pastorale des vocations de sa congrégation religieuse (1993-1998). Après trois ans d'études à l'université salésienne de Rome, où il a obtenu un doctorat, il est rentré en 2001 au Mexique et a exercé la charge de professeur d'éthique et de pédagogie au séminaire des missionnaires de la nativité de Marie et d'aumônier de diverses maisons religieuses à León. Depuis 2008, il était curé du Sagrado Corazón de Jesús à Sanjuanito, dans le diocèse de Tarahumara, responsable de la formation permanente de sa congrégation, coordinateur diocésain de la catéchèse et de la commission pour la pastorale prophétique de la province ecclésiastique de Chihuahua.

## Démissions

Le Saint-Père a accepté la démission de :

28 janvier

S.Exc. Mgr ANGEL FLORO MARTÍNEZ, I.E.M.E., qui avait demandé à être relevé de la charge pastorale du diocèse de Gokwe (Zimbabwe)

1<sup>er</sup> février

S.Exc. Mgr IGNAZIO ZAMBITO, qui avait demandé à être relevé de la charge pastorale du diocèse de Patti (Italie).

S.Exc. Mgr CZESLAW STANULA, C.S.S.R., qui avait demandé à être relevé de la charge pastorale du diocèse d'Itabuna (Brésil).

S.Exc. Mgr JOSEF HRDLÍČKA, évêque titulaire de Tunudruma, qui avait demandé à être relevé de la charge d'auxiliaire de l'archidiocèse d'Olomouc (République tchèque).

2 février

S.Exc. Mgr RAMON C. ARGUELLES, qui avait demandé à être relevé de la charge pastorale de l'archidiocèse de Lipa (Philippines).

S.Exc. Mgr RONALD P. HERZOG, qui avait demandé à être relevé de la charge pastorale du diocèse d'Alexandria (Etats-Unis d'Amérique).

S.Exc. Mgr DAVID P. TALLEY, jusqu'à présent évêque coadjuteur du même diocèse lui succède dans sa charge.

4 février

S.Exc. Mgr MAROUN ELIAS LAHHAM, archevêque titulaire de Medaba, qui avait demandé à être relevé de la charge d'auxiliaire du diocèse patriarcal de Jérusalem des Latins.

## Audiences pontificales

Le Saint-Père a reçu en audience :

2 février

Leurs Eminences MM. les cardinaux :

– KEVIN JOSEPH FARRELL, préfet du dicastère pour les laïcs, la famille et la vie;

– DOMINIQUE MAMBERTI, préfet du Tribunal suprême de la signature apostolique;

Mgr GIAMPIETRO DAL TOSO, secrétaire délégué du dicastère pour le service du développement humain intégral.

3 février

S.Em. le cardinal GERHARD LUDWIG MÜLLER, préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi;

Leurs Excellences NN.SS. :

– GIAMBATTISTA DIQUATTRO, archevêque titulaire de Giromonte, nonce apostolique en Inde;

– CARLOS JOSÉ TISSERA, évêque de Quilmes (Argentine);

S.Em. le cardinal PETER KODWO APPIAH TURKSON, préfet du dicastère pour le service du développement humain intégral.

4 février

Leurs Eminences MM. les cardinaux :

– MARC OUELLET, préfet de la Congrégation pour les évêques;

– LEONARDO SANDRI, préfet de la Congrégation pour les Eglises orientales.

## L'OSSERVATORE ROMANO

EDITION HEBDOMADAIRE EN LANGUE FRANÇAISE  
Unicuique suum Non praevalentibus

Cité du Vatican  
ed.francaise@ossrom.va  
www.osservatoreromano.va

GIOVANNI MARIA VIAN  
directeur

Giuseppe Fiorentino  
vice-directeur

Jean-Michel Coulet  
rédacteur en chef de l'édition

Rédaction

via del Pellegrino, 00120 Cité du Vatican  
téléphone + 39 06 698 99100 fax + 39 06 698 89757 segreteria@ossrom.va

TIPOGRAFIA VATICANA EDITRICE  
L'OSSERVATORE ROMANO

don Sergio Pellini S.D.B.  
directeur général

Service photo: photo@ossrom.va

Agence de publicité

Il Sole 24 Ore S.p.A.  
System Comunicazione Pubblicitaria  
Via Monte Rosa, 91, 20149 Milano

Abonnements: Italie, Vatican: 58,00 €; Europe: 100,00 € 148,00 \$ U.S. 160,00 FS; Amérique latine, Afrique, Asie: 110,00 € 160,00 \$ U.S. 180,00 FS; Amérique du Nord, Océanie: 162,00 € 240,00 \$ U.S. 260,00 FS. Renseignements: téléphone + 39 06 698 99189; fax + 39 06 698 89754; courriel: abbonamenti@ossrom.va

Bèzeque: Editions Jésuites 7, rue Blondel 5000 Namur (BAN: BE97 0688 9989 0649 BIC: GKCCBEBB); téléphone 081 22 15 31; fax 081 22 08 397; compa@editionsjesuites.com France: Bayard-Set 14, rue d'Assas, 75006 Paris; téléphone + 33 1 44 39 48 48; abonnement.ort@ser-sa.com - Editions de L'Homme Nouveau 10, rue de Rosenwald 75015 Paris (C.C.P. Paris 55 58 06T); téléphone + 33 1 33 68 99 77 observatoreromano@homme-nouveau.fr. Suisse: Editions Saint-Augustin, case postale 51, CH-1180 Saint-Maurice, téléphone + 41 24 486 05 04, fax + 41 24 486 05 23, editions@saugustin.ch - Editions Parole et Silence, Le Mervein, 8580 Les Plans sur Bex (C.C.F. 17-337200-3); téléphone + 41 24 498 23 01; paroleetsilence@omedica.ch Canada et Amérique du Nord: Editions de la CEEC (Conférence des Evêques catholiques du Canada) 2500, promenade Don Reid, Ottawa (Ontario) K1H 4J1; téléphone 1 800 769 1147; publi@ceec.ca



KURT KOCH

La rencontre de La Havane a été saluée dans le monde entier comme un signe d'espérance dans une actualité assombrie par de nombreux conflits. Certes, en Russie, le patriarche fut critiqué dans certains milieux ecclésiastiques pour ce pas fait en direction de l'Église catholique. Ces attaques ont permis de mieux comprendre, notamment en Occident, à quel point il s'agissait d'un geste courageux de la part du primat de l'Église russe. A l'issue de la rencontre, le Saint-Père déclara: «Nous nous quittons avec une série d'initiatives dont je crois qu'elles sont viables et pourront être réalisées». Comme pour tous les événements historiques, il faudra sans doute du temps pour que la rencontre de La Havane et la *Déclaration commune* puissent donner tous leurs fruits.

Je voudrais mentionner trois directions possibles qui, toutes, peuvent se rattacher à l'œcuménisme pastoral dont témoigne la *Déclaration commune*: l'œcuménisme des saints, l'œcuménisme culturel et l'œcuménisme de l'action commune.

Le premier domaine est d'ordre spirituel – fondement de tout œcuménisme. Un des fruits de la rencontre historique de La Havane a été une certaine intensification des relations fraternelles entre nos Églises. Dès le 13 février à La Havane, au lendemain de la rencontre historique, le patriarche Kirill me recevait, puis de nouveau le 22 novembre dernier à Moscou à l'occasion de son jubilé, tandis que le Pape François reçut le métropolite Hilarion le 15 septembre puis de nouveau le 10



A un an de la rencontre de La Havane

## De nouvelles routes

Alexis par le Pape saint Jean-Paul II en 2004, par l'intermédiaire de mon prédécesseur, le cardinal Walter Kasper. Toujours dans cet «échange de dons», le patriarche Kirill transmit au Saint-Père le 15 septembre, par l'intermédiaire du métropolite Hilarion, des reliques de saint Séraphim de Sarov, un des saints russes les plus connus en Occident. A son tour, le Saint-Père offrit au patriarche le 22 novembre, par mon intermédiaire, des reliques de saint François, son saint patron, un des saints occidentaux les plus proches de saint Séraphim par son expérience de la joie pascal et son aspiration à la paix de toute la Création. Le Pape François écrivait dans ses vœux au patriarche: «Puisse ces deux extraordinaires témoins du Christ, déjà unis au ciel, intercéder pour nous, afin que nous puissions travailler ensemble de façon toujours plus étroite pour la paix et atteindre la pleine unité pour laquelle Jésus Christ a prié».

La *Déclaration commune* souligne également cet œcuménisme des saints: «Nous partageons la commune Tradition spirituelle du premier millénaire du christianisme. Les témoins de cette Tradition sont la Très Sainte Mère de Dieu, la Vierge Marie, et les saints que nous vénérons. Parmi eux se trouvent d'innombrables martyrs qui ont manifesté leur fidélité au Christ et sont devenus "semence de chrétiens"» (§ 4). Une des per-

spectives importantes de la rencontre de La Havane pourrait donc être un approfondissement de cet œcuménisme des saints, notamment par l'échange des reliques ou d'icônes qui seraient proposés à la vénération des fidèles. Ce serait aussi une façon de donner au rapprochement de nos Églises une dimension plus populaire, que l'on peut de bon droit qualifier de «pastorale». Plus audacieusement encore, ne pourrait-on pas faire des pas vers une reconnaissance mutuelle de certains saints? Les saints de nos Églises, déjà unis au ciel, sont nos meilleurs guides et intercesseurs pour réaliser l'unité entre nous.

Un deuxième domaine, dans lequel la rencontre de La Havane a d'ailleurs déjà porté certains fruits, est ce que l'on peut appeler un œcuménisme culturel. Le champ culturel me paraît essentiel pour progresser sur le chemin de l'unité. Comme nous le savons, les facteurs culturels, à commencer par les différences linguistiques, ont joué un rôle déterminant dans les divisions entre chrétiens. Il est donc essentiel de connaître la culture des autres pour comprendre mieux la façon dont ils perçoivent l'Évangile. A plus forte raison lorsqu'il s'agit des catholiques et des orthodoxes, il me semble que cette connaissance réciproque nous permet de comprendre que, au-delà des légitimes différences culturelles, nous partageons la même foi exprimée diversement selon le génie spécifique de chaque peuple et de chaque tradition.

Quelques semaines à peine après la rencontre de La Havane, le 1<sup>er</sup> mars, se réunit au Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens le groupe mixte de travail pour la coordination des projets cul-

turels entre le Saint-Siège et le patriarcat de Moscou, qui regroupe des représentants de divers organes du Saint-Siège et de l'Église orthodoxe russe. Une des réalisations les plus immédiates fut l'organisation de «visites d'études» réciproques à Rome et à Moscou de jeunes prêtres orthodoxes et catholiques. C'est ainsi que du 14 au 21 mai 2016, sur invitation de notre Conseil pontifical, une délégation de dix jeunes prêtres orthodoxes du patriarcat de Moscou, enseignants dans divers établissements supérieurs de l'Église orthodoxe russe, se rendit à Rome pour mieux connaître la curie romaine, les universités, les collèges pontificaux et les lieux saints de l'Urbe. De même, du 26 août au 4 septembre, pour la deuxième année consécutive, un groupe de dix jeunes prêtres catholiques, étudiants auprès de diverses universités pontificales romaines, furent invités par le département des relations ecclésiastiques extérieures du patriarcat de Moscou et l'école des hautes études des saints Cyrille et Méthode pour une visite d'étude à Moscou et à Saint-Petersbourg, leur permettant de connaître les lieux saints de ces villes, de rencontrer des représentants de l'Église orthodoxe, et aussi de s'initier à la langue russe.

Ces visites d'études sont des occasions uniques pour les jeunes prêtres des deux Églises pour faire tomber des préjugés et échanger sur leurs préoccupations pastorales, suivant l'exemple de leurs primats à La Havane. Elles sont aussi des opportunités privilégiées de reconnaître les dons des autres, comme le soulignait récemment le Pape François dans son homélie pour la fête de la conversion de saint Paul: «Une réconciliation authentique parmi les chrétiens pourra se réaliser lorsque nous saurons reconnaître les dons les uns des autres et que nous serons capables, avec humilité et docilité, d'appréhender les uns des autres – apprendre les uns des autres –, sans attendre que ce soient les autres qui apprennent d'abord de nous».

Enfin, je voudrais évoquer les larges perspectives ouvertes par la *Déclaration commune* à un œcuménisme pratique entre l'Église catholique et l'Église orthodoxe russe, en ce qui concerne la question des chrétiens du Moyen Orient, la liberté religieuse, la solidarité avec les pauvres, la famille ou les jeunes. Cet approfondissement des relations bilatérales entre l'Église catholique et l'Église orthodoxe russe ne pourra avoir que des conséquences positives sur les relations entre l'Église catholique et l'Église orthodoxe dans son ensemble, notamment dans le dialogue théologique international.

## A Fribourg

A un an de la rencontre du Pape François avec Cyrille, patriarche de Moscou et de toute la Russie, qui a eu lieu à Cuba le 12 février 2016, le cardinal-président du Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens et le métropolite Hilarion, président du département pour les relations ecclésiastiques extérieures du patriarcat, sont intervenus à l'université de Fribourg – dans laquelle ce dernier est professeur et où le cardinal a également enseigné pendant quelques temps – à l'occasion d'une commémoration de cet événement historique. Nous publions ci-dessous des extraits du discours prononcé par le cardinal.

décembre à l'occasion de son 80<sup>e</sup> anniversaire. Or j'ai été frappé de constater que ces multiples rencontres furent l'occasion de pratiquer un œcuménisme des saints.

A La Havane, le Pape François offrit au patriarche des reliques de Saint Cyrille, son patron céleste, tandis que le patriarche lui offrait une icône de Notre-Dame de Kazan, qui rappelait celle offerte au patriarche